UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE et de PHARMACIE

ANNEE 1947 N° 107

NOTES ET ANECDOTES SUR DOMINIQUE LARREY CHIRURGIEN DE LA GRANDE ARMÉE

THÈSE

Pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement en Déeembre 1947

PAR

HENRI DU SUAU DE LA CROIX

MEMBRES DU JURY	MM. SOREL	*Président.*
	ROQUES	*Assesseurs.*
	SENDRAIL	
	A. BAZEX	
	LASSERRE	*Suppléant.*

TOULOUSE
IMPRIMERIE MODERNE
22, rue Sainte-Ursule, 22

1947

UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTE MIXTE de MÉDECINE et de PHARMACIE

TABLEAU DU PERSONNEL

DOYEN	MM.	CALVET
ASSESSEUR		LEFEBVRE
Doyens honoraires		BARDIER
		GORSE

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. DALOUS	MM	RISPAL	MM.	MOOG	MM. MAURIN
ESCAT		LAFFORGUE		MERIEL	RIBAUT
		ARGAUD		CAUBET	SERR

PROFESSEURS

Clinique de neurologie et psychiatrie	MM.	RISER
Clinique médicale		TAPIE (J.)
		ROQUES
Clinique obstétricale		GARIPUY
Physiologie		SOULA
Clinique chirurgicale du cancer		DUCUING
Physique biologique et médicale		BUGNARD
Clinique des Maladies cutanées et syphilitiques		NANTA
Chimie et Toxicologie		BRUSTIER
Pathologie generale et médecine expérimentale		SENDRAIL
Clinique chirurgicale et gynécologique		LEFEBVRE
Anatomie		VALLOIS
		CLERMONT
Histoire naturelle		DELAS
Clinique médicale infantile et puériculture		SOREL R.
Pharmacie		CAUJOLLE
Pathologie interne		MOREL
Bactériologie, hygiène et médecine sociale		ANDRIEU
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie		N.
Clinique des Maladies des Voies urinaires		FABRE (P.)
Matière médicale		VINCENT
Hydrologie thérapeutique et Climatologie		MÉRIEL
Anatomie Pathologique		FABRE (J.)
Clinique Oto-rhino-laryngologique et Chirurgie Maxillo-faciale		CALVET
Clinique ophtalmologique		CALMETTES
Chimie Biologique		MONNIER
Médecine légale et Médecine du Travail		PLANQUES
Histologie et Embryologie		BROUSSY

PROFESSEURS SANS CHAIRE

Physiologie..... M. BAISSET, Obstétrique..... GUILHEM, Anatomie..... COULOUMA

AGREGES EN EXERCICE

Anatomie	MM.	LAZORTHES
Histologie		BIMES ch. f.
Médecine		GADRAT
		DARNAUD
		GERAUD
		DARDENNE
		LAPORTE (J.)
Chirurgie		VIRENQUE
		GRIMOUD
		RIEUNAU
		DIEULAFE
		DAMBRIN (P.)
Ophtalmologie		DEODATI
Chimie Médicale		VALDIGUIÉ (P.)
Physique médicale		MARQUES
Pharmacie		COUTURIER
Chimie Générale Pharmaceutique		BLANC
Histoire Naturelle Pharmaceutique	Mme	DULUCQ-MATHOU

COURS COMPLEMENTAIRES

Cours d'obstétrique aux élèves sages-femmes	MM.	GARIPUY
Cours d'anat. physiol. et pathol. aux élèves sages-femmes		GUILHEM.
Chimie pathologique		VALDIGUIE (P.)
Chimie biologique		VALDIGUIE (P.)
Chimie minérale		BLANC
Stomatologie		CADENAT
Physique pharmaceutique		AUVERGNAT
Dermatologie et Syphiligraphie		BAZEX
Législation pharmaceutique		BOUISSET
Microbiologie		BOUISSET
Clinique de la Tuberculose		MOREL L.
		DAMRRIN (P.)
Parasitologie		LASSERRE
Botanique et Cryptogamie	Mme	DULUCQ-MATHOU
Chimie analytique	MM.	BLANC
Hydrologie et géologie		ASTRE
Médecine Sociale et du Travail		BOUNHOURE
Anatomie médico-chirurgicale		THOMAS
Pharmacodynamie		BONHOURE
Bactériologie et Hygiène		LAPORTE
Urologie		LHEZ
Ophtalmologie		DEODATI
Neuro-Chirurgie		LAZORTHES
Oto-Rhino-Laryngol		CLAUX
Secrétaire de la Faculté		DUCROS.

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats
(Délibération en date du 12 mai 1891).

UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE et de PHARMACIE

ANNEE 1947 N° 107

NOTES ET ANECDOTES SUR DOMINIQUE LARREY CHIRURGIEN DE LA GRANDE ARMÉE

THÈSE

Pour le Doctorat en Médecine

Présentée et soutenue publiquement en Décembre 1947

PAR

HENRI DU SUAU DE LA CROIX

MEMBRES DU JURY	MM. SOREL	*Président.*
	ROQUES	*Assesseurs.*
	SENDRAIL	
	A. BAZEX	
	LASSERRE	*Suppléant.*

TOULOUSE

IMPRIMERIE MODERNE

22, rue Sainte-Ursule, 22

1947

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MON PERE
LE Dr PAUL DU SUAU DE LA CROIX

Il m'a donné l'exemple que j'essaierai de suivre.

A MA MERE

Je ne veux pas les séparer pour leur adresser ce bien faible témoignage de ma tendresse reconnaissante.

A MA FEMME

A MON FILS

Souvenir de ma grande affection.

A MES FRERES ET SŒURS

A MON BEAU-FRERE
LE DOCTEUR ROBERT CADEOT

Modeste hommage d'affectueuse gratitude.

A MON BEAU-PERE, A MA BELLE-MERE

A TOUS MES PARENTS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR SOREL

Professeur de Clinique Médicale infantile.

Qui nous fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse.

Hommage de notre vive gratitude et de notre profond respect.

A NOTRE JURY DE THESE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR ROQUES
Professeur de Clinique Médicale,
Officier de la Légion d'Honneur.

MONSIEUR LE PROFESSEUR SENDRAIL
Professeur de Pathologie générale et de Médecine expérimentale.

MONSIEUR LE DOCTEUR A. BAZEX
Chargé de cours à la Faculté de Médecine.

MONSIEUR LE DOCTEUR LASSERRE
Chargé de cours à la Faculté de Médecine.

Hommage respectueux.

A TOUS MES MAITRES DES FACULTES
ET DES HOPITAUX

A MES AMIS

AVANT-PROPOS

Les écrits sur le Baron Dominique Larrey sont très nombreux : tous les historiens parlent de cet homme extraordinaire, qui a hérité de son maître de cette épithète ornée d'un superlatif absolu : « l'homme le plus vertueux que j'ai connu ».

Lui-même a écrit beaucoup. Son œuvre considérable de « Mémoires et de relations de voyages », émaillée d'anecdotes, de remarques et d'allusions à la grande épopée de la Révolution et de l'Empire, est un témoignage précieux où il dévoile sa forte personnalité morale, à qui on peut faire simplement le reproche d'exalter un peu trop son propre mérite.

Dans son entourage, Napoléon Ier, comme tout homme parvenu aux faîtes de ce monde, connut tous les vices et l'orgueil sous toutes ses formes ; on comprend que l'honnêteté morale et les vertus héroïques de Larrey le frappèrent d'admiration.

Larrey ne fut pas un parfait gentilhomme comme son fils Félix-Hyppolite, le fils de la « douce Laville », mais ce fut le fruit le meilleur d'une époque révolutionnaire pauvre en hommes très vertueux. Issu d'une longue lignée d'humbles montagnards de la Bigorre aux profondes attaches chrétiennes, il gardera toute sa vie l'énergie, la droiture naturelle, la fidélité, l'attrait de l'aventure et de la gloire de son pays natal.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant d'extraire de ces innombrables écrits de lui et sur lui quelques faits saillants. Ils mettront plus particulièrement en relief non pas la technicité du chirurgien, ni la science du professeur, mais simplement l'homme avec ses qualités et ses défauts, l'homme ennemi des compromissions, dévoué jusqu'à la limite de sa résistance physique, l'homme fidèle à son épouse et à son maître jusqu'à la mort et aussi l'homme rude de la montagne, sévère dans sa maison, l'homme vertueux.

CHAPITRE PREMIER

JUSQU'A LA REVOLUTION DE 1789

C'est à Baudéan, petit village de la vallée de Campan, dans le département des Hautes-Pyrénées, que naquit, le 8 juillet 1766, Dominique-Jean Larrey, fils du maître-cordonnier Jean Larrey, et, plus tard, chirurgien de la Grande-Armée.

Cette date a été ignorée d'une manière inexplicable par certains historiens ; Larrey, lui-même, prétendait ne pas être sûr de l'année de sa naissance et hésitait entre 1766 et 1769. D'aucuns disent qu'il aurait bien voulu pouvoir affirmer qu'il était né en 1769, date de naissance de son maître Napoléon.

En tous cas les cahiers paroissiaux de Baudéan ne sont certainement pas apocryphes et voici l'extrait de l'acte de baptême :

« Registre des baptêmes pour l'année 1766, page
« 7 : le 8 juillet 1766, est né et a été baptisé le
« même jour Dominique-Jean Larrey, fils de Jean
« Larrey et de Philippa Pérès, mariés, de la pré-
« sente paroisse ».

Un rapport présenté aux Etats Généraux des Hautes-Pyrénées en 1789 sur la vie à Baudéan à cette époque, exprime des doléances qui portent surtout sur l'école. Il y a un maître d'école depuis trois ans seulement ; l'enseignement était donc embryonnaire et l'organisation inexistante en 1770, année où Larrey aurait pu commencer à fréquenter l'école.

Le jeune Dominique reçut donc les premiers éléments de latin, d'arithmétique, de grammaire et d'histoire du bon abbé Grasset, alors curé de Baudéan et qu'il remerciait d'ailleurs en remplissant avec zèle les fonctions d'enfant de chœur.

Il devint orphelin de bonne heure et le prêtre le prit sous sa protection. Ce fut sans doute là l'origine de sa fortune.

En octobre 1779, Dominique Larrey quitte son village natal pour Toulouse. Il rejoint là-bas son oncle qui avait quitté lui aussi Baudéan quqelques années plus tôt pour devenir chirurgien. Celui-ci, Alexis Larrey fit ses études à Toulouse sous la direction de Bonnet, un chirurgien distingué de l'époque, concourut pour une place de chirurgien à l'hôpital Saint-Joseph de la Grave

et succéda à son maître comme chirurgien en chef. Puis il professa l'anatomie et la chirurgie.

Dominique était à bonne école. Dès son arrivée, son oncle le met au Collège de l'Esquile où il finira ses humanités. Il travaille dès le début avec acharnement. Après deux années d'études très brillantes, le petit montagnard bigourdan est classé dans les premiers.

Dès la fin de ses études littéraires, il s'inscrit bien entendu à l'Ecole de Médecine et de Chirurgie et entre dans le service de son oncle. Il devient rapidement un anatomiste distingué. Puis il passa le concours de sous-aide d'anatomie et fit des cours et démonstrations de dissection extrêmement appréciés des élèves. Il se spécialise dans la pathologie osseuse et présente en 1785 une thèse sur la carie des os : il avait dix-neuf ans.

Sa soutenance de thèse obtint le plus grand succès ; les membres de l'Université, le Collège des chirurgiens, les Capitouls, ses nombreux élèves et amis tinrent à assister à cette cérémonie par égard pour l'oncle professeur et par amitié pour le futur chirurgien.

Ayant reçu, après un concours qui ne prit pas moins de trois séances, le premier prix de l'Hôpital de la Grave, il fut désigné, comme les traditions le voulaient, pour remplir les fonctions de professeur à la première vacance. Sans attendre cette éventualité, il fut amené à faire un enseignement public et il devint l'adjoint de son oncle dans son service de chirurgie.

« Sous la forte discipline de celui-ci, qui resta pour lui un maître sévère, dit Triaire, il acquit la ponctualité la plus rigoureuse, use extrême précision, une exactitude presque religieuse dans toutes les parties du service et la surveillance méthodique et presque scrupuleuse des plus légers détails ».

En quête de nouvelles connaissances et d'aventures, sans avoir précisé, semble-t-il, la voie qu'il doit suivre, il quitte Toulouse à pied, faisant des étapes de cinq à six heures à travers le Quercy, le Limousin, le Poitou et la Touraine. Il faillit mourir de soif et de chaleur. Mais il arrive à Paris au mois d'août 1787. Là il prend contact avec Antoine Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, dont son oncle est membre correspondant à Toulouse.

Il fut tout de suite si apprécié que Louis veut le retenir à Paris, mais il apprend qu'un concours s'ouvre à Brest pour l'emploi de chirurgien auxiliaire de la Marine et il s'y présente.

Voici ce qu'il dit dans une note manuscrite: « L'Archevêque de Brienne, premier ministre, m'avait recommandé à Monsieur l'Inspecteur Général Colombier pour me placer à l'Hôtel Royal des Invalides ; mais, impatient de voir le monde, je n'attendis pas cette faveur et j'entrai dans le Corps de la Marine ».

Ainsi, manifestant déjà son mépris des situations bien assises et sédentaires, il délaisse les places de Professeur à l'Ecole de Chirurgie de Toulouse et au Collège

de Chirurgie de Paris et va chercher l'aventure sur la mer avant de la trouver dans les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Parlant de son arrivée à Brest, il écrira plus tard dans ses Mémoires : « La mer, que je contemplais pour la première fois et dont les ondes légèrement agitées par les vents réfractaient de mille manières différentes les rayons d'un beau soleil couchant, offrait à mes yeux un spectacle qui me frappa d'admiration. Je restai quelques instants en extase et je me serais oublié sans doute plusieurs heures dans ce lieu, si nous n'eussions entendu le canon de la retraite...»

Peut-être influencé par le naturalisme de Rousseau, il cède donc à sa passion de connaître les terres lointaines.

Après de brillantes épreuves écrites pour le concours de chirurgien auxiliaire de la Marine il doit passer l'oral à Brest. C'est au cours de ce voyage qu'en passant à Mortagne, il s'arrêta chez un médecin de la ville. Un soir, on appelle ce dernier pour une hernie étranglée. Larrey l'accompagne et l'aide dans son intervention. Puis, prenant le bistouri, il termine l'intervention car ce chirurgien était hésitant et malhabile.

Traversant Laval, Larrey voulut visiter la maison natale d'Ambroise Paré, le père de la Chirurgie française, effectuant ainsi un véritable pèlerinage. « En rentrant, dit-il, je fus saisi d'un sentiment de vénération tel

que, m'abandonnant à une douce illusion, je crus que j'allais voir apparaître ce grand homme. »

A la fin de ce voyage qu'il effectua à pied, montrant ainsi sa grande résistance à la fatigue, il fut reçu à ses examens oraux et nommé chirurgien-major des vaisseaux du Roi. C'est alors qu'il fut affecté sur la corvette « La Vigilante », chargée de la protection des pêcheurs de Terre-Neuve ; elle ne devait appareiller qu'au mois d'avril de l'année suivante.

Or Dominique Larrey ne veut pas perdre son temps. A Brest, pendant l'hiver 1787-88, il donne des cours d'anatomie et de chirurgie et ainsi, de Brest à Berlin, de Mayence au Caire, tout le long de sa carrière militaire, partout où il s'arrêtera, il organisera l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie, rendant ainsi par sa science et son goût extraordinaire du travail, d'immenses services à tous les jeunes chirurgiens de l'époque qui ont le bonheur d'être sur son passage.

Enfin, le 15 avril 1788, il commence les préparatifs de départ, veillant à l'approvisionnement en matériel sanitaire indispensable, mais aussi à l'hygiène du matelot, à son régime alimentaire, à son travail et à son repos.

Le 3 mai, à trois heures de l'après-midi, l'ancre est levée et Dominique Larrey, voyant lentement s'estomper le rivage, devient triste. C'est son premier grand voyage. Il ne peut retenir ses larmes et se prend à regretter vivement la douce terre de France.

Il est bientôt pris des malaises du mal de mer mais il en profite pour observer et étudier ce mal. Pour lui, « les mouvements du tangage et du roulis du navire impriment des secousses dont les effets se concentrent au cerveau, la partie du corps la plus impressionnable par sa masse, sa mollesse et son peu d'élasticité. »

Jusqu'au retour, il soignera ses malades, pendant les longues et pénibles journées de navigation comme à Terre-Neuve, réussissant entre autres à vaincre le scorbut parmi les membres de l'équipage par un régime alimentaire approprié.

Enfin le 27 septembre, le navire remet le cap sur la France.

CHAPITRE II

PENDANT LA REVOLUTION

De retour en France, Larrey revient à Paris le 5 novembre 1788. C'était au cours de ce terrible hiver qui précéda la Révolution ; Larrey souffrit beaucoup de l'abaissement de la température ; à chaque relai de Rouen à Paris, il descendait de la voiture, raidi et figé par le froid.

Le lendemain de son arrivée, il recommence la vie de travail qu'il a déjà mené à Toulouse, auprès des grands Maîtres de l'époque. Il assiste aux leçons de Sabatier, suit la clinique chirurgicale de Desault, dont l'enseignement le plonge dans une véritable admiration. Il se lie avec Bichat et Corvisart et partage leurs travaux.

Mais déjà éclataient dans la France entière les émeutes et les préludes de la Révolution. Il y eut des blessés nombreux et c'est à l'Hôtel-Dieu dans les salles de Desault que Larrey exerça ses talents de jeune chirurgien. Il était attaché à Desault. Il apprit chez lui à restreindre les grands débridements de plaie qui avaient l'inconvénient de provoquer des hernies musculaires, à transformer une blessure simple en blessure compliquée en avivant les bords des plaies, en les réunissant ensuite par suture, enfin à discerner les cas où l'amputation s'impose. Dans les campagnes futures, il appliquera les préceptes de son maître.

Cependant sa situation matérielle, à la veille de troubles politiques qui vont ensanglanter la France, est précaire. Dans ses notes manuscrites, il écrit : « Dans les premières années de mon séjour à Paris, je dus mon existence et la possibilité de continuer à m'instruire à des leçons particulières d'anatomie et d'ostéologie que je faisais à mes condisciples. »

Au mois de mars 1789, il se présente à un concours pour une place de sous aide-major à l'Hôtel Royal des Invalides. Dominique Larrey, prévenu seulement la veille, n'hésita pas à se mettre sur les rangs ; il fut reçu le premier. Mais un des membres du cabinet Necker, Monsieur de Puységur s'intéressait tellement à un des candidats que celui-ci est nommé à sa place. Larrey réclame auprès de Sabatier qui gémit avec lui mais ne peut qu'appuyer ses protestations auprès du ministre

qui ne lui répondit pas. Cet abus de pouvoir ne s'effaça jamais de sa mémoire.

Nous ne serons donc pas étonnés de le voir quelques mois plus tard, le 14 juillet 1789, à la tête de ses camarades du Collège de Chirurgie.

Voici ce qu'il écrit dans ses notes sur ces journées historiques : « Necker, partisan de la Révolution fut exilé le 9 juillet ; ce renvoi provoqua de grands troubles populaires. Bientôt l'alarme fut générale. L'étendard de la liberté fut levé et le tocsin résonna toute la nuit. J'engageai tous mes camarades du collège de chirurgie. Malheureusement nous ne pûmes obtenir de fusils. Chacun s'arma comme il put et nous continuâmes à faire des marches pour soulever les habitants jusqu'au 14 au matin. Nous nous rendîmes ce jour-là aux Invalides pour prendre des armes et de là nous nous dirigeâmes vers la Bastille. Si nous n'eûmes pas l'honneur de monter les premiers à l'assaut, ce fut l'immense multitude qui nous en empêcha, malgré notre ardeur. Cependant nous y organisâmes le premier poste de garde. »

Ceci contraste avec les notes et les écrits de la plupart des jeunes médecins du moment, tels Bretonneau et Récamier qui, aux moments les plus dramatiques de cette époque, passaient avec soin, sous silence, les événements historiques dont ils étaient les témoins. Les renseignements qu'ils ont laissé sont bornés aux faits purements médicaux de leur carrière.

Malgré son idéal de liberté et de justice, il n'était pas du tout un farouche révolutionnaire.

Les élèves du Collège de Chirurgie participèrent aux journées populaires du début de la Révolution mais ne furent jamais des émeutiers. En dehors de l'assaut de la Bastille, ils assurèrent le respect des propriétés contre les gens sans aveu qui sortent des bas fonds de la Société au cours de toutes les époques révolutionnaires.

D'ailleurs Larrey ne se doutait pas de l'évolution sanglante que prendraient les événements. Dans ses notes il conte cette anecdote : « Herborisant dans la forêt de St-Cloud dans les premiers jours du printemps de 1789, au moment où le Roi Louis XVI y chassait, je fus rencontré par Madame Elisabeth qui s'arrêta près de moi pour me demander la direction que le roi, son frère, avait prise. En me donnant une poignée de mains, elle me remercia gracieusement. J'étais alors bien loin de me douter du sort malheureux qui devait frapper plus tard cette princesse si bonne et si belle. »

Dans les années qui suivirent, Larrey fut toujours présent pour donner ses soins aux blessés et aux victimes de la guerre civile.

Le vénérable Sabatier était depuis longtemps à la tête du service de ce grand hôpital des Invalides. Esprit judicieux, réfléchi et érudit, il s'était attaché à Larrey qui était depuis un an sous ses ordres ; il s'appliqua,

dans cette circonstance à perfectionner son instruction en l'admettant à pratiquer des opérations et à soigner des blessés sous sa surveillance.

Ainsi eut-il deux maîtres très différents : Desault, doué d'un génie ardent et passionné, rompant avec les vieilles méthodes et les règles considérées comme intangibles ; Sabatier, caractère pondéré et sage, esprit judicieux, connaissant à fond toutes les ressources de son art, mais soumis à l'expérience du passé, esclave de la tradition. Dominique Larrey procèdera de ces deux maîtres. Au premier, au génie novateur, il empruntera l'esprit de décision et de perfectionnement ; du second, il gardera l'esprit de traditionnalisme.

Cependant, malgré l'amélioration de sa situation et l'intérêt qu'il portait aux travaux de ses maîtres, il restait attiré par son amour de l'aventure et de la mer en particulier. D'ailleurs il est pressenti par les chefs du Service de Santé de la Marine pour le poste de chirurgien du vaisseau « Le Jupiter » et il part pour Brest.

Il était sur le point de s'embarquer lorsque Sabatier lui signale un nouveau concours de gaignant-maîtrise à l'Hôpital des Invalides. Il obtient le poste mais il n'y restera pas longtemps, car la guerre éclate au début de 1792.

ARMÉE DU RHIN

Dès le début de la campagne de 1792 il prend son service à l'armée du Rhin. La guerre menaçait depuis le commencement de la Révolution. La France effrayait le monde par son bouleversement politique. Entre l'Europe encore féodale et la France révolutionnaire en avant-garde, le fossé se creusait tellement profond que l'existence de l'une était difficilement compatible avec l'existence de l'autre.

La guerre fut déclarée par l'Assemblée Législative le 20 avril 1792. Le Conseil de Santé, sur la proposition de Sabatier, désigna Larrey pour servir à l'armée du Rhin. Il était âgé de vingt-six ans.

Sur l'invitation du ministre de la guerre, il se rendit à la fin d'avril 1792 à Strasbourg où il reçut sa commission de l'ordonnateur Villemanzy. Il se trouvait sous les ordres de chefs qui devinrent célèbres, les généraux Custine et Beauharnais, son maître Sabatier au début, puis le grand chirurgien militaire Percy, enfin comme officiers Desaix, Gouvion St-Cyr, etc...

Le 30 novembre 1792, à la prise de Spire qui fut le premier succès de la campagne, Dominique Larrey fut mis aux arrêts pour s'être exposé trop audacieusement en allant au secours de ses blessés.

Il fit installer les blessés dans un grand couvent près de Spire et passa toute la nuit et la matinée suivante à

opérer : « Premiers succès, dit-il, sur quarante blessés français, je n'en perdis que quatre. »

La campagne continue. C'est à cette époque que Larrey, l'imagination toujours en éveil, obtint de l'ordonnateur en chef Villemanzy et du Général en chef la création des « ambulances volantes », autorisation qui fut facilement accordée, car des blessés étaient tombés entre les mains de l'ennemi au cours d'un engagement malheureux.

Dans son journal de campagne, il décrit l'origine et la constitution de ces formations qui le rendirent rapidement célèbre et qui sont à l'origine de toutes les formations sanitaires rapides de l'avant dans nos divisions actuelles.

L'ambulance volante se composa primitivement de trois chirurgiens et d'un infirmier, montés sur de vigoureux chevaux avec des bâts pour porter les caisses d'instruments et les objets de pansement. « C'était la première fois, dit Larrey, qu'un médecin se trouvait dans la mêlée. Ce spectacle me fit une pénible impression mais bientôt l'idée du service considérable rendu aux blessés, la satisfaction que cette innovation me faisait éprouver dissipèrent bien vite ce sentiment et, à partir de ce moment, j'ai toujours vu avec calme les batailles et combats auxquels j'ai assisté. »

Installé à Mayence ou l'Armée était entrée le 18 octobre, Dominique Larrey est nommé aide-major général de la Direction chirurgicale du Service de Santé.

Pendant ce séjour à Mayence sans perdre son temps il organise des cours d'anatomie, de chirurgie, de médecine opératoire aux jeunes chirurgiens de l'armée, recrutés par la Convention et dont l'instruction est presque nulle. De sa propre initiative, il s'appliquera toujours ainsi à instruire ses jeunes collègues dans l'art d'opérer.

En même temps, au cours des combats autour de Mayence, il va relever lui-même les blessés. « Les Prussiens, dit-il, avaient l'habitude d'enlever les habits de nos blessés et de les égorger ensuite. Je chargeai ces cannibales avec mes dragons, les dispersai et enlevai les blessés à demi-mort dans mon ambulance volante malgré les volées de coups de canon. Je n'eus qu'un dragon démonté ; je conduisis mes blessés dans un ravin qui était à l'abri du feu. »

Vaincue en Allemagne, l'Armée du Rhin dut se replier sur Strasbourg et se réunit à l'Armée de Moselle, commandée par Hoche. Une reprise de la guerre offensive est pour Larrey l'occasion de mettre au point son ambulance volante, dans l'avant-garde commandée par Desaix, avec lequel il s'est étroitement lié.

Lors de la capitulation de Mayenne, Larrey mérita l'éloge suivant du Général Beauharnais, adressé à la Convention : « Parmi ceux des braves dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la République en cette journée, je ne dois pas laisser ignorer le chirurgien-major Larrey avec ses camarades de l'ambulance volante dont les infatigables soins dans le pansement des bles-

sés ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant et ont servi l'humanité elle-même en contribuant à conserver les braves défenseurs de la patrie. »

Les représentants de l'Assemblée, témoins des services qu'avaient rendu pendant toute cette campagne l'ambulance volante, envoyèrent Larrey à Paris pour la présenter au Conseil de Santé.

L'ambulance volante comprenait alors un chirurgien-major, deux chirurgiens aide-majors, douze sous-aide-majors ; un lieutenant économe, un sous-lieutenant inspecteur de police sous-économe, un trompette porteur des instruments de chirurgie, douze soldats infirmiers à cheval, un tambour garçon, vingt-cinq infirmiers à pied, douze voitures légères et quatre pesantes par division, etc... Il était prévu des mulets avec bâts pour le transport en montagne.

Ces formations pouvaient se diviser; chaque chirurgien était monté et avec une voiture suspendue, un infirmier à cheval et tous les objets de première nécessité pouvait se porter sur les points du champ de bataille ou sa présence était nécessaire.

> « Prélude d'une transformation profonde de la chirurgie de guerre, dit Triaire, elle sauva de la mort des milliers d'hommes, affermit le moral des soldats et ennoblit le rôle du chirurgien à qui on ne pouvait plus dénier le rôle de combattant puisqu'il combattait sans armes pour la patrie et l'humanité au milieu de la mêlée. »

Larrey alla donc à Paris pour présenter son programme d'ambulances volantes au Conseil de Santé. Celui-ci le reçut avec faveur et lui promit que son système serait innové dans les autres années. Puis il le nommait Chirurgien en chef de la 14e Armée qui allait se former à Toulon et où il devait se rendre sans délai.

Il avait près de 28 ans et son unique désir à cette époque était d'épouser la fiancée qui l'attendait fidèlement depuis deux ans et dont les parents avaient refusé le mariage en 1792.

CHAPITRE III

SON MARIAGE

Son mariage a marqué trop profondément le caractère de Dominique Larrey pour qu'on ne lui sacrifie pas un chapitre de ce travail.

Au cours de son premier séjour à Paris, alors qu'il travaillait à l'Hôtel des Invalides, Larrey fit la connaissance d'une des familles les plus distinguées de Paris, les Leroulx de Laville. Laville fut le dernier ministre de Louis XVI ; il avait trois filles qui étaient célèbres par leur beauté et leur distinction.

La deuxième de ces trois filles, Elisabeth, était une nature fine, délicate, admirablement doué pour les arts, la musique et la peinture. Dominique Larrey s'éprit de cette charmante créature ; de son côté, elle ne resta pas indifférente à la recherche du jeune médecin dont la

puissante intelligence, l'ardeur passionnée pour le travail et les audaces de l'imagination semblaient présager l'heureuse destinée.

Larrey était petit de taille, mais admirablement proportionné. Sa tête, un peu forte, reposait sur des épaules robustes et respirait la puissance intellectuelle.

Une idylle commença entre les deux jeunes gens, qui déplut à la famille de la jeune fille. A l'époque où ils se connurent, Larrey n'avait ni situation, ni fortune et ne pouvait guère être agréé par un père si haut placé.

Il partit donc pour l'Armée du Rhin, dans l'espoir de revenir couvert de gloire et digne de sa fiancée, qui lui promit une inaltérable fidélité. De fait, pendant près de deux années que durèrent la campagne, la charmante Elisabeth repoussa tous les plus beaux partis qui lui furent présentés, en particulier le peintre Girodet, attendant le retour de celui à qui elle s'était promis. Exemple magnifique, bien rare dans un milieu si atteint par l'argent.

De retour de l'Armée du Rhin et avant de regagner son poste à Toulon, il put enfin réaliser son rêve. Voici d'ailleurs ce que Larrey relate dans ses notes au sujet de son mariage : « J'obtins cependant un délai du Ministre, pour épouser une citoyenne qui était depuis plusieurs années l'objet de mon attachement. Son nom est Leroulx Laville et elle est âgée de vingt-trois ans. Elle est fille d'un homme de la plus haute moralité, quoiqu'il ait occupé jadis des places ministérielles ou la for-

tune chasse la vertu. Cette jeune républicaine attendit avec une constance rare mon retour de l'Armée du Rhin. En vain on lui présenta quelques riches partis, elle les refusa, ne s'occupant que de l'ami de son cœur. Les titres qu'elle a sacrifiés, ses rares talents, sa beauté, sa douceur, ses vertus républicaines à toute épreuve lui ont donné sur moi toutes sortes de droits et lui méritent une reconnaissance éternelle. »

Il se maria en hâte, le 14 Ventôse de l'an II (4 mars 1794) à huit heures du soir dans la maison commune de Paris « sous les auspices de l'Etre suprême et devant le feu sacré de la Liberté ». Son mariage, d'ailleurs, fut régularisé à l'Eglise sous le Concordat vers 1806, car Larrey savait que sa femme désirait la bénédiction d'un prêtre et lui-même était favorable à la religion.

Juste à l'époque de son mariage, de retour de l'Armée du Rhin, il fut inculpé d'avoir recueilli et soigné dans son ambulance un prince autrichien. Un homme tel que Larrey, parfait médecin militaire, se devait de soigner indistinctement ami ou ennemi, comme il l'avait fait pendant les jours d'émeute à Paris pour les aristocrates et les sans-culottes. Il fut heureusement défendu par un fameux conventionnel, son compatriote des environs de Bagnères-de-Bigorre, Barrère de Vieuzac. Celui-ci le soutint lors de son passage devant le Tribunal Révolutionnaire mais le pressa ensuite de quitter Paris au plus tôt.

Le lendemain de son mariage, il partait donc pour Toulouse. Sa jeune femme avait voulu l'accompagner.

Ils furent affectueusement accueillis par son oncle Alexis Larrey qui ne revoyait pas sans attendrissement un disciple qui lui faisait déjà tant d'honneur.

On lui demanda de monter dans la chaire de cette Université où à l'âge de seize ans, il avait fait son premier cours public. Il prit comme objet de sa démonstration l'anatomie du cœur. Sa diction facile, son exposition claire et bien ordonnée, son érudition sûre obtinrent le plus grand succès.

Dominique Larrey aima passionnément sa femme. Ce rude montagnard la considérait d'une essence supérieure à la sienne, avait confiance en elle et lui demandait conseil dans les circonstances graves de sa vie. Il garda pour elle une fidélité inviolable. Leur correspondance est empreinte de sentiments toujours très affectueux.

De leur union naquirent deux enfants : d'abord Isaure, en 1798, quelques mois après le départ de Larrey pour l'Egypte. Elle devait mourir en 1855. La destinée de cette jeune fille ne rehausse pas l'éclat des vertus de Dominique Larrey. En effet, il défendit à sa fille à plusieurs reprises de se marier et Isaure ne se maria qu'après la mort de son père avec le docteur Périer, chirurgien des Invalides.

Son fils Hyppolite naquit en 1808. Nous apprenons par la correspondance familiale la joie débordante du père à la naissance du fils. Il était parti pour l'Espagne, laissant sa femme enceinte. Il fait des projets d'a-

venir avant sa naissance. « Ce sera un fils, on l'appellera Félix-Hyppolite, il sera médecin et son père l'instruira dans son art ».

Le 18 septembre 1808, Isaure, la grande et tendre sœur, envoie à son papa la lettre suivante, si touchante avec ses fautes d'orthographe : « O bonheur, ô bonheur, mon cher papa, maman vien d'accouché d'un beaux petit garçon. Il est beau comme un ange. Je ne saurai t'apprendre assé vite cette nouvelle. Maman est accouché heureusement. Je t'écris de chez ma tante où Maman m'avait mise de peur d'accouché. Je suis d'une joie extrême. Je ne peux t'écrire plus long car je suis trop troublée. Après-demain je t'écrirai plus long. Maman, mon frère et moi nous nous portons très bien. Adieu, mon cher papa. Je suis ta fille. Isaure Larrey ». Et le chirurgien en chef de l'Armée d'Espagne à la réception de cette lettre, ne se tenait plus de joie, la brandissait en courant, nu tête, dans les rues de Vittoria et annonçait à tous ceux qu'il rencontrait la naissance de son fils.

Après cette naissance, la santé de Madame Larrey devint précaire ; elle fut atteinte de fréquents maux de tête et d'une irritabilité nerveuce consécutive à un gros revers de fortune. En effet, son mari, avant de partir avec la Grande Armée, lui avait confié ses économies, soit trente mille francs, et, la jugeant plus habile que lui, la chargea d'en faire un placement sûr. Mais la pauvre Elisabeth les plaça chez un ami qui niait le dépôt dès le lendemain. Elle en fut bouleversée et il fallut avouer ce revers. Larrey en fut atteint et en manifesta parfois dans son entourage de la mauvaise humeur.

D'ailleurs, autant il était généreux pour ses blessés, tous ces soldats qu'il soigna sur les champs de bataille d'Europe et d'Egypte, autant il était économe dans sa famille.

Un jour, après la Moskowa, il remit ses derniers napoléons à deux petits tambours qu'il avait opérés et qui étaient couchés sur un lit d'hôpital, dans le plus profond dénuement. En vendant ses souvenirs glanés deci-delà, il nourrissait ses blessés d'Egypte.

Mais chez lui, il avait peur de rester sans fortune, tant il en avait vu s'écrouler sous la Révolution et il trouvait que sa femme était trop prodigue. Il réglait ses dépenses ; pour la première communion de son fils, il ne donne que « trois francs contre le détail exact de la dépense : vingt sols pour la confirmation, vingt sols pour l'offrande, vingt sols pour une promenade avec l'aumônier ».

Les premières années de ce fils se passèrent dans l'ambiance de la gloire de l'Empereur. Dans une lettre écrite après la bataille de Wagram, Larrey annonce à sa fille Isaure qu' « elle est baronnette et que désormais le petit Lilite n'usurpera plus son titre de « petit chevalier » qu'il lui donnait en famille.

Il touchera cinq mille francs de rente et Madame Larrey n'aura plus besoin de son pinceau pour vivre.

A part un petit séjour à Paris entre le mois de décembre 1809 et le mois de février 1812, Larrey ne con-

naîtra pas son fils en bas-âge. Ce n'est qu'à partir de 1815 qu'il pourra s'en occuper.

Il lui donna une éducation rigide et s'attacha à en faire un élève studieux et savant. Mis au Lycée Louis le Grand en 1817 à l'âge de 9 ans, Hyppolite Larrey souffre de l'internat mais il garda toujours une grande affection et une grande admiration pour son père. Il se rendait compte d'ailleurs que son père lui rendait bien son affection lorsqu'il fut atteint d'une fièvre typhoïde et que son père criait désespéré : « Mon Dieu, j'en ai sauvé tant d'autres ; sauvez donc celui-ci ». Au fond sous des apparences très rudes, Dominique Larrey avait un cœur de père très aimant.

A l'âge de vingt ans, cependant, Hyppolite Larrey voulut épouser la fille d'un général, qui était sans fortune. Son père lui signifia de renoncer au mariage ou d'épouser une femme riche ; son fils céda.

Là, le père se montre autoritaire au point d'en paraître un peu tyrannique. Ayant été dans une certaine gêne à différentes époques de sa vie, en raison de son manque de fortune personnelle, il ne voulut pas que ces enfants risquent les mêmes ennuis d'argent.

Larrey aima beaucoup son fils, comme il aima sa femme et sa fille et nous verrons que, jusqu'à son dernier jour, il ne fut jamais abandonné par eux.

CHAPITRE IV

TOULON ET LA CAMPAGNE D'ITALIE

Chirurgien en chef de la 14e Armée à vingt-sept ans, son avancement, comparable à celui de Bonaparte qu'il ne connaît pas encore et qui passe au grade de général de brigade à vingt-quatre ans après la prise de Toulon, l'honore, mais il est ennuyé de quitter si vite Toulouse où il a le temps d'embrasser ses parents. Il laisse sa jeune femme chez son oncle Alexis, puis arrive à Toulon.

Or les Anglais tiennent la mer et l'escadre est bloquée pour longtemps dans le golfe de Juan ; les troupes de débarquement campent sur la côte et l'état-major de l'armée s'établit à Nice.

C'est alors que les représentants du peuple, Millaud et Soubramy, demandent à Larrey s'il ne consentirait

pas à se rendre à l'Armée d'Espagne pour y prendre la Direction du Service de Santé. Larrey accepte, tout heureux de repasser par Toulouse où il a laissé sa femme.

Il y retrouve son frère, chirurgien de l'Armée de Catalogne, qu'il n'avait pas revu depuis 1787.

Larrey resta à l'Armée des Pyrénées de novembre 1794 à mars 1795.

Il est à nouveau rappelé à Toulon où s'organise l'expédition de la Méditerranée. Là, les préparatifs traînant en longueur, l'expédition de Corse est à nouveau indéfiniment ajournée.

Dominique Larrey, sollicité par un grand nombre de chirurgiens de l'armée de terre et de mer, ouvre une série de cours d'anatomie et de chirurgie théorique et clinique. Un de ses élèves, Récamier, devait être un jour une des plus pures illustrations de la carrière. C'est à cette forte école que le futur créateur de l'hystérectomie emprunta une part de la merveilleuse initiative qui devait faire de lui un des plus grands chirurgiens du XIX^e^ siècle.

En plus de la Direction bénévole des travaux de dissection et de préparations anatomiques qu'il assurait, Larrey est encore chargé de celle du Service chirurgical des Hôpitaux militaires de Toulon, base et centre de l'expédition. Il se fait remarquer par ses brillantes opérations.

C'est alors que l'attention attirée sur ce brillant chirurgien de l'armée qui manifestait de réelles qualités d'enseignement et un gros intérêt aux choses du Service de Santé, le Ministre de la Guerre songe à Larrey pour lui confier un poste de tout premier plan. « Le Comité de Salut Public, dit Triaire, le nomme à une place devenue vacante, établie au Val de Grâce. Il est affecté à la chaire d'anatomie et d'opérations ».

Il s'arracha non sans peine aux manifestations émues qui marquèrent son départ et se rendit à Paris où il arrive au commencement de Ventôse de l'an IV (février 1796). Il resta un peu plus d'un an au Val de Grâce.

Il se livrait avec ardeur à ses nouvelles occupations et jouissait de la vie de famille. Mais cette félicité domestique fut tout d'un coup interrompue par l'ordre qui lui fut adressé de se rendre à l'Armée d'Italie. C'était au début de 1797.

C'est sur l'instigation de Villemanzy, le plus honnête et le plus grand administrateur aux armées que la France ait eu à cette époque, que Larrey fut mandé à l'Armée d'Italie.

Villemanzy a parlé à Bonaparte des ambulances volantes de l'Armée du Rhin et le Général veut qu'elles soient organisées dans son armée.

Il a déjà entrevu du reste Larrey à Toulon et il pressent, d'après l'éloge qu'en fait Villemanzy, que ce chirurgien, doué de conceptions supérieures, entrepre-

nant, infatigable, humain et habile, est de la race supérieure de ceux qui vont suivre sa destinée.

Il partit au début de mai 1797. Arrivé à Milan, il apprend que Bonaparte avait battu les Autrichiens et signé les préliminaires de paix à Léoben. Il avait espéré prendre part à ces glorieux événements militaires d'Italie. Mais déjà les troupes revenaient, le Quartier Général était installé en Lombardie. Toute l'armée était dans l'ivresse du triomphe.

Larrey, dont les souvenirs se reportaient à l'An II, où il avait vu le Général Bonaparte à l'Armée de Méditerranée, obscur encore et discutable, malgré ses succès de Toulon, partageant les misères de ses soldats, fut saisi d'un profond étonnement.

Le Château de Montebello ressemblait à une Cour ; autour de Bonaparte, exultant de joie, ivre de gloire, tournait toute une ardente jeunesse, Berthier, Masséna, Augereau, Lannes, Murat, Duroc, Junot. Il y avait aussi des femmes, des diplomates, des savants.

Bonaparte accueillit Larrey avec bienveillance et lui demanda d'établir dans l'Armée d'Italie des ambulances volantes, le chargeant également, avec Villemanzy de l'inspection des hôpitaux.

Après avoir réglé avec lui les questions de service, il l'entretint de sa campagne du Rhin et l'interrogea sur les généraux et surtout sur Desaix. Larrey lui en fit un éloge passionné. Bonaparte ne l'interrompit que pour poser quelques questions brèves et précises sur le caractère et les idées de Desaix.

Dès cette entrevue, il fut conquis et de cette époque date l'invincible dévouement que rien ne put jamais altérer (pas même les injustices qu'il subit parfois) et qui survécut aux désastres, à la chute et à la mort du grand capitaine.

Larrey et Villemanzy trouvèrent les blessés dans les conditions les plus défectueuses, ce qui le mit immédiatement aux prises avec les commissaires de guerre. A ce moment-là, Larrey écrit à sa femme, le 28 Thermidor de l'An V, « Avant mon arrivée à Milan, le mot humanité était proscrit. Les blessés et les malades étaient relégués dans des coins affreux, privés de toute espèce de secours. Dispense-moi de te tracer le tableau de leur affreuse misère, tu en serais révoltée et tes larmes couleraient. Villemanzy seul qui les a visités avec moi, pourrait te dire comment étaient traités nos malheureux soldats si vaillants et si dévoués à leur pays. Ces braves gens sont bien maintenant...»

Parlant encore des commissaires de guerre, voici ce qu'il rapporte : « l'un vendit une caisse de quinquina que le Roi d'Espagne avait envoyé à l'armée ; un second, les matelas des hôpitaux, un autre, de grosses quantités de toile fine que la ville de Crémone avait fournie pour l'armée, en particulier pour nos blessés. »

Bonaparte en personne, réclamait d'ailleurs au Directoire la destitution de tous ces commissaires, « vous avez sans doute calculé que vos administrateurs voleraient mais qu'ils feraient leur service. Ils volent d'une manière si ridicule et si impudente que, si j'avais un

mois de temps, il n'en est pas un qui ne put être fusillé. Je ne cesse d'en faire arrêter et traduire en Conseil de Guerre, mais on achète les juges ; c'est ici une foire, tout se vend. »

« Les fripons n'ont plus beau jeu depuis notre arrivée dit Larrey, Villemanzy les poursuit avec rigueur et ses yeux d'argus les décèlent partout où ils se trouvent. »

Ensemble, ils rétablirent l'ordre, ouvrirent des hôpitaux confortables, améliorèrent l'alimentation et frappèrent les fonctionnaires négligents et concussionnaires.

Enfin en Italie, Larrey organisa le Service de Santé, créa des ambulances et procéda à l'établissement de l'Ecole de Chirurgie de Milan. Il y donne lui-même des leçons très suivies d'anatomie et de clinique chirurgicale.

A Udine, Bonaparte qui voyait pour la première fois une ambulance volante sur le terrain, fut vivement frappé de la précision méthodique de ses mouvements et de sa splendide organisation.

« Votre œuvre, dit-il à Larrey, est une des plus hautes conceptions de notre siècle et suffira à notre réputation. »

A la fin de 1797, le 28 Frimaire de l'An VI, Larrey revint à Paris et reprit son enseignement au Val de Grâce. Trois mois plus tard, il est envoyé à Lille, au Quartier Général de Desaix comme chirurgien en Chef de l'Armée d'Angleterre.

CHAPITRE V

LA CAMPAGNE D'EGYPTE

Il arrive à Lille le 1er Ventôse de l'An VI (19 février 1798). Marié depuis quatre ans avec une épouse charmante, son enthousiasme pour la mer et l'aventure est tempéré par l'idée de quitter celle qu'il chérit tant.

L'Armée d'Angleterre devient l'Armée d'Orient. Bonaparte va tenter l'attaque classique de l'Angleterre par sa voie impériale, en l'occurence l'Egypte.

Larrey part pour Toulon avec sa femme qui ne pourra le suivre plus loin et Desgenettes nommé Médecin en chef.

Le 10 Germinal de l'An VI (30 mars 1798), Bonaparte écrit à Sucy, ordonnateur de l'Armée : « Le citoyen Desgenettes est médecin-chef, le citoyen Larrey, chirurgien-chef. Dix-huit médecins et chirurgiens

doivent être partis et, à l'heure qu'il est, rendus à Toulon. Indépendamment de cela, vous prendrez le plus de médecins et de chirurgiens que vous pourrez, soit en en faisant venir de l'Armée d'Italie, soit en prenant ceux de quelque mérite que vous pourrez trouver dans le pays où vous êtes. Vous n'en aurez jamais de trop ».

Voici la réponse de Sucy, datée du 18 Germinal : « Les citoyens Larrey et Desgenettes sont arrivés et personne avec eux. J'arrête ici tout ce qui se trouve de mieux en officiers de santé et j'ai demandé ce qui me manque à Montpellier, Toulouse et à l'Armée d'Italie. »

De son côté, Larrey écrit à Percy : « J'organise mon service avec toute la célérité possible. Le peu de moyens que j'ai me le rend pénible et difficile. J'espère cependant satisfaire aux obligations que m'impose cette place. »

En fait, le recrutement des chirurgiens se passe « en famille ». Larrey avait demandé soixante chirurgiens, on lui en envoie dix-huit. Il écrit à Toulouse à son oncle Alexis, à Nîmes à son frère Hilaire, à Montpellier à son ami le Professeur Fages, son ancien camarade de la Grave et à quelques autres médecins de la région et ainsi il parvient à grouper pour cette campagne 108 officiers de Santé.

Pendant toute cette campagne lointaine, Larrey devra pallier à l'incurie des ordonnateurs de l'Armée et au mépris de l'Etat-Major pour l'organisation du Servi-

ce de Santé, par ses initiatives, son énergie, son courage et sa fermeté.

Le départ eut lieu le 1er Floréal de l'An VI (20 avril 1798). Après un arrêt à Malte, où il s'enquiert auprès du Consul Magallon des conditions de vie en Egypte, il repart avec Bonaparte vers Alexandrie sur le navire amiral « l'Orient ».

Au débarquement, le 13 Messidor (1er juillet), le Général Cafarelli qui avait une jambe de bois, faillit tomber à la mer mais fut rattrapé par Larrey qui avait une force herculéenne. Celui-ci mérita d'ailleurs une réprimande de Bonaparte pour avoir voulu s'élancer le premier sur la terre ferme, honneur qui revenait au Général en chef.

Dès son arrivée, il trouva un local convenant pour un hôpital, au Couvent des Capucins ; les moines s'offrirent comme infirmiers bénévoles.

Ce fut la première bataille d'Aboukir. « Le Général Fugières, écrit Larrey, eut le bras droit totalement désorganisé dans cette bataille. Cette blessure grave commandait l'amputation immédiate au niveau de l'articulation scapulo-humérale ; je la pratiquai sur le lieu même où il avait été blessé, c'est-à-dire derrière la redoute du centre du camp retranché de l'armée turque.

Cette opération délicate fut faite en présence du Général en chef Bonaparte, qui s'était approché de ce guerrier pour lui faire ses derniers adieux, le croyant près de mourir. « Un jour peut-être, Général, vous en-

vierez mon sort » lui dit Fugières en lui faisant remettre un damas précieux garni en or » et il ajouta : « Acceptez cette arme, de laquelle d'ailleurs je ne pourrai plus me servir ». « Oui je l'accepte, répondit Bonaparte, pour en faire présent au Chirurgien en chef qui vous sauve la vie. »

Bonaparte donna l'ordre de faire graver mon nom en lettres arabes et en or sur l'un des côtés de la lame de ce damas et sur l'autre le nom de la bataille. »

Le départ pour le Caire eut lieu sept jours plus tard. Ce jour-là, les deux chameaux mis à sa disposition pour le transport du matériel sanitaire furent volés, aussi fut-il obligé d'improviser le transport avec de petits sacs de toile qu'il chargea sur le dos des médecins.

Non loin du Nil, lors de la bataille de Chébraïs, Larrey établit son ambulance et Bonaparte qui connaissait l'affaire du vol des chameaux, ne fut pas peu surpris que Larrey pratiquât ses opérations comme à l'ordinaire et mieux, servit de l'eau de vie à ses blessés alors que les approvisionnements en alcool étaient restés sur la flotille dont la plupart des embarcations avaient été perdues.

Le baril avait été porté par Bessières. « Bessières est un homme de cœur, dit Bonaparte. Quant à vous, Larrey, vous faites toujours des miracles de prévoyance. »

Lorsqu'eut lieu plus tard le désastre d'Aboukir, le 1^er^ août 1792, une vague de mécontentement prit naissance chez les généraux et plusieurs demandèrent de

rentrer en France. Bonaparte n'accepte que de graves raisons de santé et laisse juges Desgenettes et Larrey.

A un général qui essayait de les corrompre tous deux, en offrant à Desgenettes une selle arabe et à Larrey un sabre de Damas, Desgenettes infligea cette fière réponse : « Pour qui nous prenez vous ; emportez votre selle et votre sabre et souvenez-vous de n'adresser de pareils présents qu'à ceux qui sont capables de les recevoir comme vous êtes capable de les offrir. »

Seul, un chirurgien, Dubois, put partir grâce à Larrey, mais il fut mal vu de Bonaparte.

Dès le début, Larrey, comme d'habitude, organise une école de chirurgiens, des cours et des conférences cliniques. Il va même jusqu'à fonder une école de sages femmes indigènes.

C'est à Roda sur les bords du Nil, qu'il put créer son école de Chirurgie avec l'autorisation de Bonaparte. Il en fait le compte-rendu à Daure, l'ordonnateur en chef de l'armée. « La peste, les campagnes avaient éclairci les rangs des chirurgiens. Il n'y avait guère à espérer avant longtemps que le Directoire put en envoyer de France et cependant il était certain que la possession de l'Egypte exigerait de longues luttes armées.

Puis, l'armée traversa le désert de la Lybie. « La seule blessure réelle, écrit Larrey, qu'ait reçue le Général Bonaparte dans la longue et sanglante guerre qu'il a faite à presque toutes les nations de l'Europe et de l'Ancien Continent, provenait d'un coup de pied du

premier cheval arabe qu'il monta au sortir du désert de Lybie. La contusion qui en résulta fut suivie d'un épanchement de sang auquel je donnais issue par une simple incision. Cette plaie que je pansais deux fois le jour, se cicatrisa promptement et à notre arrivée aux Pyramides, le Général était parfaitement rétabli. »

Au cours de la campagne de Syrie qui eut lieu du 15 mars au 10 mai 1799, Larrey révèle un fait grave contre l'honneur du Pharmacien en chef de l'armée Royer. Celui-ci avait fait charger les chameaux de vins et de liqueurs à la place du matériel et des médicaments nécessaires à l'armée. Larrey n'hésita pas à faire frapper ces chefs, même haut placés, responsables des méfaits dont doivent être victimes les blessés et les malades de son armée.

A propos des combats de Saint-Jean d'Acre, Larrey écrit : « Le Prince Eugène Beauharnais reçut un coup de balle à la tête, au septième assaut de Saint-Jean d'Acre. Ce projectile laboura la tempe droite d'avant en arrière. Je le pansai à l'ambulance de la tranchée et il fut conduit en très peu de temps à la guérison.

C'est l'un des officiers supérieurs qui m'affectionnaient le plus ; ses vertus guerrières sont connues de l'armée. »

Après la deuxième bataille d'Aboukir, Bonaparte rentre au Caire le 10 août 1799 et, apprenant la situation critique dans laquelle se trouve le Directoire fait le projet de partir pour la France.

Larrey avait repris son service et les cours de l'Ecole de Chirurgie interrompus par la campagne de Syrie.

Le 17 août, Bonaparte organise une réception à laquelle il convie Larrey. « Soyez prêt cette nuit à quatre heures, lui dit-il, pour une tournée d'inspection ». Larrey connaissait le projet secret de Bonaparte et répondit avec noblesse : « Je puis être prêt dans deux heures, s'il le fallait, Général, mais si ma présence ne vous est pas indispensable, il serait peut-être plus important que je restasse auprès de mes nombreux blessés ». « Vous avez raison, mon cher Larrey, lui dit Bonaparte, vous resterez. »

Bonaparte embarque et laisse le commandement d'Aboukir à Kléber. Il part avec Berthier, Andreossy, Murat, Lannes, Marmont. Malheureusement, après l'assassinat de Kléber, Menou se révèle incapable.

Larrey, lui, se maintient toujours à la hauteur de sa tâche. Il soigne tous ceux qui font appel à lui, avec le plus grand dévouement ; les indigènes viennent en foule le consulter.

Larrey avait soigné la femme de Mourad Bey, Selti Nefsi. Il avait en outre toujours traité avec la plus grande humanité les Mameluks blessés et faits prisonniers dans les combats précédents. Dans sa haute fierté, le Bey insista pour lui témoigner sa reconnaissance et voici le présent qu'il imagine. Un jour, Larrey vit arriver devant la maison que lui avait donné Bonaparte au Caire, une longue file de femmes voilées conduites par

un gardien. Introduit avec elles en sa présence, celui-ci lui déclara que son maître Mourad Bey lui envoyait en présent douze esclaves blanches de race circassienne et soulevant leurs voiles, il lui montra leurs visages qui étaient d'une rare beauté. Larrey fut très embarrassé ; sa vie était ordonnée, régulière, remplie par le travail et était exempte des passions des hommes de son âge et des militaires de son temps. Aujourd'hui on peut trouver cette sagesse excessive chez un homme de science et d'épée de la Révolution mais elle ne fut pas rare parmi eux. D'un autre côté, s'il refusait l'envoi du Bey, il le blessait. Il accepta le présent princier qui lui était fait et en le divisant, trouva facilement, on peut le croire, à le placer auprès de ses amis.

Pendant toute cette campagne, il envoya à sa « douce Laville » des lettres empreintes d'une affection profonde, mais où perça quelquefois un peu de mécontentement et de regret. ««« Le Général en chef m'a donné quatre mille francs qui ont à peine remboursé mes pertes, écrit-il; je l'ai prié, malgré ma pénurie, de te les faire parvenir. Je pense qu'il le fera. L'avenir m'effraye et m'inquiète. Après avoir perdu plusieurs années d'un âge où je devais fixer ma carrière et ma réputation et une fortune que j'aurais acquise en restant à Paris, j'irai te rejoindre, peut être privé de la vue ou de la faculté de quelque membre et sans argent. »

« Au cours de cette fin de campagne où les meilleurs esprit faiblissaient, dit Triaire, où le désir de rentrer en France gouvernait les actes des militaires et s'alliait à

l'incapacité de Menou et aux divisions intestines pour précipiter la solution finale, les médecins et chirurgiens étaient debout sur la brèche jour et nuit, au milieu de l'épidémie de peste qui venait de reprendre. »

A Jaffa, il étudie la maladie de la peste qui sévit. Dix-sept chirurgiens succombent, lui seul reste debout. « Oh lui, disent les soldats, la peste n'ose le toucher. »

Enfin survient la reddition d'Alexandrie. L'armée anglaise victorieuse accorde aux Français les honneurs de la guerre et leur transport en France avec armes et bagages.

Au départ, Larrey arrive avec difficulté à persuader les généraux de la nécessité d'évacuer les blessés. Il s'embarque, le soir du 17 octobre, avec Menou, le général commandant en chef et une partie de l'Etat-major sur la frégate « La Didon ». Sur ce bateau, il soigne avec le plus grand dévouement Menou, atteint de la peste, couchant dans la même cabine que lui.

Les bienfaits qu'il prodigua à l'armée d'Orient laissent gravés dans le cœur de tous ceux qui en avait fait partie, un souvenir ineffaçable. « Soit au cours d'événements militaires de l'Empire, dit Triaire, soit après le licenciement des armées provoqué par sa chute, partout où il rencontrait un soldat de l'Armée d'Orient, que ce fut pendant les marches à travers les plaines brumeuses de la Pologne ou au milieu des désastres de la retraite de Russie, dans un village perdu au fond d'une province française ou à Paris, il était certain d'être ac-

cueilli par les « Egyptiens » avec la plus affectueuse reconnaissance. »

Dès son débarquement à Toulon, où il est mis en quarantaine sanitaire à Saint-Mandrier, il reçoit de bonnes nouvelles de tous les siens et en particulier celle de la naissance de sa fille Isaure.

Il rend compte sans tarder au Ministre de la Guerre et au Conseil de Santé de la marche du service pendant la durée de la campagne d'Egypte. Par retour du courrier, le Conseil de Santé lui apprend que le Gouvernement approuvait la conduite des officiers de santé et confirmait en tous points les promotions qu'il avait proposées au Général en chef.

Et voici la lettre du Ministre :

Paris, le 8 Pluviose An IX (28 janvier 1801)
Le Ministre de la Guerre à Dominique Larrey
Chirurgien en chef de l'Armée d'Orient

Le Gouvernement n'a laissé échappé jusqu'ici aucune occasion de faire connaître à la France entière les services que vous avez rendus et que l'Armée d'Egypte à la gloire de laquelle votre nom est désormais associé, réclame encore quelque temps. Votre épouse qui jouit d'une bonne santé vient de toucher une somme de 1.500 *francs à titre de récompense nationale. Quant à vous, Monsieur, j'ai éprouvé particulièrement une vive satisfaction que la relation que j'ai publiée de l'expédition d'Egypte m'ait mis à même de rendre justice à votre*

dévouement. Je n'y ai point laissé ignorer qu'on vous avait vu souvent à la tête de vos dignes confrères panser les malheureux blessés sous le feu de l'ennemi, au pied même de la brèche. J'ai contracté par là l'engagement de faire valoir, dans toutes les circonstances, vos droits à la reconnaissance nationale. Je la remplirai avec exactitude.

Je vous salue.

Signé : Al. BERTHIER.

L'empressement qu'il mit à retrouver son épouse lui fit perdre une place qui l'aurait introduit dans l'intimité de l'Empereur.

« L'Armée d'Egypte en effet, dit Triaire, reçut l'ordre de se rassembler à Lyon. Rien ne retenait plus Larrey à Marseille. Il partit pour Paris, passa par Nîmes où il revit son frère et par Lyon où il séjourna. Là, il apprit que le Premier Consul devait se rendre dans cette ville pour y recevoir les hommages des représentants de l'Italie appelés à statuer sur une nouvelle constitution et qu'il profiterait de cette circonstance pour passer en revue l'Armée d'Orient. »

Larrey n'était pas courtisan et, malgré sa finesse réelle, il ne put jamais apprendre à le devenir. A Lyon, il apprit que le premier Consul était attendu. Cependant quelques personnes qui connaissaient mal Bonaparte s'imaginèrent que l'état des routes et la rigueur de la saison lui feraient ajourner ce voyage. Son chirurgien, qui devait savoir que peu d'obstacles étaient de nature à l'arrêter, mais qui avait sans doute aussi le désir de retrouver sa « douce Laville » le plus tôt possible, se lais-

sa convaincre par ce raisonnement et partit pour Paris sans attendre.

Bonaparte, désirant trouver Dominique Larrey au milieu des soldats d'Orient avait écrit à Menou d'informer Larrey de sa volonté. Malheureusement, celui-ci était déjà en route et la dépêche de service se croisa avec lui. Larrey apprit plus tard de Joséphine, qu'il avait à ce moment manqué la fortune.

Le Premier Consul n'avait ni médecin, ni chirurgien attitré ; il n'en avait pas emmené avec lui pendant ce voyage dans l'intention de prendre Larrey et de l'attacher pour toujours à sa personne. Il fut très mécontent de ne pas le rencontrer à Lyon et indisposé par son peu d'empressement. Il n'admettait pas en outre et n'admit jamais qu'on laissât échapper une occasion favorable de fortune. Il prit d'autres dispositions pour son service médical personnel. Bourienne qui n'aimait pas Larrey, exploita ces sentiments et mit Bonaparte en relations avec Corvisart.

L'influence de Corvisart devint considérable et ce fut lui qui fit nommer à son tour les premiers chirurgiens. Larrey regretta beaucoup ce poste et on le verra faire plus tard pour l'obtenir, sous l'Empire, des démarches qui d'ailleurs restèrent sans résultat.

On craignait trop les réformes qu'il eut sollicitées et obtenues dans l'administration du Service de Santé de l'Armée et qui eussent gêné tant de personnages, pour le laisser parvenir à cette situation privilégiée.

CHAPITRE VI

CHIRURGIEN DE LA GARDE

Arrivé à Toulon le 17 novembre 1801, Dominique Larrey apprend qu'il a été nommé Chirurgien de la Garde Consulaire par un arrêté du Premier Consul en date du 11 Brumaire de l'An IX (1er novembre 1801). C'était quelques semaines après son retour d'Egypte. Il se dirige alors immédiatement sur Paris.

Larrey eut alors quelques années de répit et il mena une vie plus calme dans son foyer. Il aimait passionnément sa femme et reçut beaucoup d'elle qui tint dans le monde officiel de l'époque une place de tout premier rang.

Le 10 mars 1803, paraît une nouvelle loi sur l'exercice de la médecine ; Larrey, pour se mettre en règle, présente alors devant la Faculté de Médecine de Paris, une thèse où il traite « des amputations des membres à la suite des coups de feu ».

Il publie une relation chirurgicale sur l'expédition d'Egypte et Sabatier, son ancien maître, s'exprime ainsi dans une de ses lettres : « Je l'ai dit dans toutes les occasions, mon illustre confrère, je l'ai dit à l'Ecole de Médecine, à l'Institut et à vous-même, votre relation chirurgicale de l'expédition d'Egypte est le meilleur ouvrage qui ait été publié depuis plus de vingt ans. »

Pour le féliciter de ce livre, Frédéric-Guillaume lui écrit une lettre de Potsdam. Toujours pour la même occasion, Bonaparte lui offrira une boîte d'or ornée de son portrait, une somme de six mille francs et le nomme inspecteur général du Service de Santé et officier de la Légion l'honneur. C'est le 26 Prairial de l'An XII.

En 1804, Dominique Larrey, assistant au couronnement de Napoléon en sa qualité d'Inspecteur général du Service de Santé et de Chirurgien en chef de la Garde, fut saisi d'un pressentiment sinistre sur le terme fatal et prématuré de la carrière de ce souverain et il la communiqua au même instant à sa famille. « C'est avec une affliction profonde, dis-je à mon épouse, au retour de cette cérémonie, que j'ai vu cet illustre guerrier porter le sceptre des rois ; tout me dit que cet instrument de la tyrannie causera incessamment sa perte et la ruine de la France. Tandis que, s'il avait su conserver son titre modeste de Premier Consul de la République, il aurait été vénéré du monde entier et serait resté l'idole du peuple français. »

Puis ce sont les campagnes d'Allemagne en 1805 et de Prusse en 1806-1807.

Au cours de la célèbre bataille d'Austerlitz, le général Morlant, au cours d'une charge impétueuse à la tête du régiment des chasseurs à cheval de la Garde impériale, reçut du même coup de feu plusieurs balles à la tête et à la poitrine, qui le renversèrent raide mort au milieu des combattants. Larrey dit à son sujet dans ses Mémoires : « Plusieurs autres généraux marquants subirent le même sort pendant cette journée mémorable et nous fûmes exposés, mes collaborateurs et moi aux plus grands dangers mais Morlant avait paru aux yeux de l'Empereur le héros principal de cette brillante victoire, aussi Napoléon avait résolu de lui faire faire de pompeuses funérailles ; en conséquence, il m'invita à embaumer le corps de ce général pour le faire transporter à Paris.

J'eus beaucoup de peine à le découvrir parmi le grand nombre de morts qui couvraient le champ de bataille. Il fut immédiatement transporté à Brün, où je procédai avec le docteur Ribes, l'un de nos plus habiles anatomistes, à cet embaumement.

L'embaumement de Morlant fut si parfaitement exécuté que son corps revêtu de son uniforme et exposé aux regards du public dans une chambre de l'Hôpital de la Garde Impériale, fut reconnu par plusieurs de ses anciens amis et par l'une de ses parentes qui crut l'embrasser vivant. Cette illusion fut suivie d'une syncope qui aurait pu être fatale à cette dame si on ne lui eut donné de prompts secours. »

Larrey séjourna alors à Berlin puis à Vrasovie. Com-

me le bon état de la Garde lui laissait des loisirs, il visitait les établissements consacrés à l'enseignement supérieur et se mettait en relation avec les savants de la capitale prussienne.

A la bataille d'Eylau, Percy était chirurgien de l'armée et Larrey n'avait qu'à s'occuper de la Garde. La veille de la bataille, dès son arrivée à Eylau, il avait réquisitionné et fait disposé en hôpital d'évacuation la plus grande et la plus belle maison de la petite ville. A peine était-elle aménagée que Caulaincourt vint la retenir pour Napoléon. Larrey lui montra du doigt l'inscription « Hôpital » et lui dit qu'il était impossible de placer les blessés ailleurs tandis qu'il pourrait trouver facilement une autre maison pour l'Empereur. Irrité de ce langage, le grand écuyer se fâcha et menaça de se plaindre. « Libre à vous, dit Larrey, mais soyez sûr que Sa Majesté me donnera raison ». « Larrey a bien fait, dit Napoléon, de réserver une demeure commode pour ses blessés. C'est à vous de me chercher une autre maison. »

Pendant la bataille, l'infanterie russe va encercler l'ambulance qu'il dirige en personne ; cependant Larrey continue à opérer avec le plus grand calme et très maître de lui. Les Russes sont à cent mètres à peine, lorsque un escadron de cavalerie de la Garde, voyant le danger accourt, charge et dégage l'ambulance.

Le même jour, l'Empereur, parcourant le terrain de l'action, aperçut à travers la brume, le chirurgien en chef de la Garde, les pieds dans la neige, la tête nue,

pansant les soldats, sans souci des balles et des boulets. Le lendemain, passant près de l'ambulance, il retrouva Larrey qui, depuis vingt-quatre heures, ne cessait de prodiguer ses soins . L'Empereur le nomma à l'instant même Commandeur de la Légion d'honneur.

Au même moment, il s'aperçoit que Larrey n'a pas d'épée ; elle lui a été volée avec ses bagages ; il détache la sienne et, la remettant au chirurgien : « Voici la mienne, lui dit-il, acceptez-là en souvenir des services que vous avez rendus à la bataille d'Eylau. »

Au début de l'année 1808, Larrey est nommé à l'Armée d'Espagne. Il quitte Paris avec son élève Frizac le 11 février 1808, laissant sa femme enceinte et sa fille Isaure, âgée de neuf ans. Il passe à Toulouse puis à Baudéan où il a la joie d'embrasser sa vieille mère.

Sur l'invitation de Murat, Larrey prit la direction du Service de Santé et constitua un Conseil de Santé. Le premier soin de ce comité fut de classer les médecins de l'armée et d'établir pour eux un contrôle qui n'existait pas. Il crée ensuite selon son invariable habitude dans les pays conquis ou traversés, une Ecole de Médecine et de Chirurgie militaires, destinée à perfectionner l'enseignement des médecins de l'armée.

Mais en l'absence de l'Empereur, il ne peut rien obtenir des Intendants, qui dirigeaient les hôpitaux comme ils l'entendaient, évacuant les blessés sans même prévenir les chirurgiens, oubliant même parfois les distributions de vivres.

Lors de l'insurrection de Madrid, la première pensée de Larrey fut pour ses malades. Il y en avait deux mille à l'hôpital sous la garde d'infirmiers et d'un poste espagnol. Il est évident qu'il risquait d'être massacrés. Cette pensée le mit hors de lui ; comme autrefois au Caire il se porta de toute la vitesse de son cheval à travers l'émeute, salué de balles que lui tiraient, heureusement sans l'atteindre les insurgés et arriva enfin avec ses collaborateurs à la porte de l'Hôtel-Dieu. Il était temps, il trouva l'officier espagnol, commandant le poste, les médecins Dupont et Talabère et les employés français de l'hôpital aux prises avec les infirmiers indigènes qui voulaient se ruer sur les malades. Déjà quelques-uns de ceux-ci avaient été blessés ; un médecin français avait été insulté et frappé. Larrey s'élança au milieu des insurgés et les accabla de reproches. Son autorité. le prestige qu'exerçait son nom, étaient tels, qu'à sa vue, ils s'arrêtèrent interdits et se laissèrent désarmer. Mais le danger revêtit bientôt une autre forme : une troupe d'émeuiers s'était portée sous les murs de l'hôpital et tentait d'y pénétrer. Il ordonna alors de barricader les portes et d'armer les convalescents. Il plaça lui-même des hommes à chaque fenêtre et fit tirer sur les assaillants. Ces mesures défensives qui permirent d'attendre que l'Armée française eut rétabli l'ordre, sauvèrent les médecins et les malades de l'Hôtel-Dieu.

Partout avaient lieu de nouveaux soulèvements ; en août 1808, Larrey qui avait rejoint à Burgos l'armée du général Bessières, était profondément attristé de tous

ces événements, car malgré ses efforts, le service de santé était médiocrement organisé.

A Burgos, le Maréchal Lannes fit une chute de cheval sur une pente dure, recouverte de neige glacée. Il présentait des contusions multiples et assez graves, associées à un engourdissement dû au froid. Larrey, appelé à son chevet, se rappela avoir vu dans sa campagne de Terre-Neuve des naufragés jetés à demi-morts sur la côte, merveilleusement guéris ensuite par les Esquimaux grâce à un procédé qui l'avait vivement frappé. C'est ce traitement qu'il appliqua au Duc de Montebello. Il fit écorcher vivant un mouton et enveloppa le corps du Maréchal dans la dépouille vivante de l'animal. Il la croisa exactement et en fixa les bords, appliqua des flanelles chaudes sur les membres et lui fit prendre quelques cordiaux. Lannes revint à la vie ; une transsudation abondante se déclara, le pouls se releva et au malaise et à la faiblesse du malade succédèrent un calme et un bien-être de bon augure.

Mais la guerre d'Autriche est de plus en plus imminente. L'Empereur a fait rentrer sa Garde ; il a rappelé Lannes et fait ordonner à Larrey de revenir à Paris. Mais celui-ci est à son tour malade. Tant de travaux et de fatigues ont fini par venir à bout de la plus solide constitution de l'armée et il contracte le typhus de ses prisonniers anglais à Valladolid. Le courageux chirurgien trouve la force de se mettre en route, mais le délire le prend en chemin et il aurait péri sans le secours de son jeune parent et élève Alexis Larrey qui l'ac-

compagnait. Il arriva à Burgos dans l'état le plus grave. Il est dans cette ville l'objet des soins les plus éclairés et les plus assidus de la part de ses confrères de l'armée et entra heureusement en convalescence au bout de quelques semaines. Il quitta alors cette Espagne où il a tant souffert, n'y ayant eu qu'une seule joie, comme nous l'avons dit, la réception de la nouvelle de la naissance de son fils.

A peine complètement guéri, il quitta Paris pour rejoindre la Garde Impériale. En passant à Strasbourg, il rendit visite à l'Impératrice; c'est là qu'il apprit la victoire d'Eckmül et il précipita son voyage pour rejoindre plus vite l'armée. Il rejoint la Garde sur la route d'Augsbourg à Vienne. Comme Vienne était occupée, il fallait tenter une des aventures les plus périlleuses de l'art militaire : le passage d'un immense fleuve sous le feu de l'ennemi ; on sait comment la bataille d'Essling, qui aurait dû être une victoire décisive, inaugura les grands carnages de la seconde partie de l'Empire et faillit être un immense désastre.

« C'est au cours de cette bataille, rapporte Larrey, que le Maréchal Lannes eut le genou droit traversé par un boulet ». Il l'amputa, mais la fièvre typhoïde saisit le malade et le fit périr. « La France, dit-il, perdit l'un de ses plus illustres défenseurs et j'ai lieu de regretter encore l'un de mes meilleurs amis. »

Puis c'est Wagram. Le froid est si intense que les instruments tombent fréquemment des mains des élèves qui servent Larrey. « Je conservai, dit-il, une force

surnaturelle, excité sans doute par le grand intérêt que m'inspiraient mes honorables victimes ».

Dans son ambulance de Wagram, Larrey eut un client imprévu. Le soir, après la bataille, un grenadier vint le trouver et lui présenta un enfant de dix-huit mois qui avait une petite plaie à l'épaule produite par une balle qui l'avait effleuré et qu'il voulait faire panser.

Depuis longtemps il ne s'étonnait plus de rien. N'avait-il pas opéré en 1793 une jeune fille déguisée en dragon, soigné au Caire les femmes des sérails des grands beys d'Egypte et pansé à Jaffa un singe qui ne fut pas son client le moins reconnaissant. Il fut cependant surpris qu'un soldat de la Garde fasse la guerre avec un enfant sur ses épaules.

Après la campagne, il rentre à Paris en décembre 1809 et reprend à nouveau sa paisible existence de famille qu'il appréciait tellement.

Jusqu'en 1812, il publie ses *Mémoires et Campagnes*. On a contesté l'élégance du style de Larrey, mais quand on cesse de s'arrêter dans ses livres devant la masse de faits militaires, médicaux ou chirurgicaux, pour découvrir le styliste, on trouve un écrivain heureux dans le choix de ses expressions, dans le rythme de ses phrases, dans la notation de ses impressions.

C'est alors qu'il est nommé chirurgien en chef de la Grande Armée.

CHAPITRE VII

LA GRANDE ARMEE

C'était dans les premiers jours de février 1812. A ce moment-là Napoléon s'occupait des derniers préparatifs de la guerre contre la Russie. Larrey apporta à l'Empereur son ouvrage *Mémoires et campagnes*, en trois volumes ; il ne devait écrire le quatrième qu'après la campagne de Russie. Après avoir adressé tous ses compliments à Larrey, l'Empereur lui annonça que la Grande Armée allait entrer en campagne et qu'il était nommé chirurgien en chef. Ce fut le couronnement de sa carrière.

« On ne savait pas, dit Larrey, où on allait ; on pensait généralement qu'on s'embarquerait sur la Baltique pour passer en Angleterre ou ailleurs. »

Il rallie le quartier général à Mayence et c'est là qu'il apprend que les divisions marchent sur la Russie.

Larrey et Desgenettes, organisant sur leur route les hôpitaux d'évacuation, se rendirent de Mayence à Berlin. Arrivé à Berlin, le 2 avril, Larrey rassemble tous les chirurgiens de l'armée pour les classer et les distribuer dans les ambulances.

Comme toujours, beaucoup laissaient à désirer dans la perfection de la technique chirurgicale. Il ouvrit un cours de chirurgie de guerre, destiné à compléter leur instruction. Larrey est assisté dans cet enseignement par Goërk, chirurgien général des armées prussiennes ; par Hufeland, premier médecin du roi de Prusse, et Groëfe, professeur de chirurgie. Larrey procédait avec ses jeunes médecins, comme Napoléon avec ses jeunes soldats, qui apprenaient l'exercice et le maniement des armes en se rendant à leur corps et sur les lieux de combat.

Après avoir organisé le service chirurgical de la campagne et créé six divisions d'ambulances volantes, Larrey quitta Berlin le 30 avril, pour se rendre à Posen où il retrouve le Quartier Général et de là à Thorn où il arrive le 2 juin. Desgenettes voyageait avec lui. Avec deux inspecteurs généraux, ils visitèrent les hôpitaux, situés sur les lignes de l'armée et prescrivirent les dispositions nécessaires pour la réception des malades et des blessés. Ils ne prévoyaient guère les désastres futurs.

Fin juin, à Wilna, Larrey prend possession des hôpitaux civils et fait aménager les bâtiments publics de la ville. Il place les premiers blessés dans les hôpi-

taux de la Charité et de Saint-Jacques où ils furent soignés par des religieuses françaises établies dans le pays.

Le 16 juillet, Napoléon part pour Witebsk. Là se passa un incident qui, après avoir humilié et profondément attristé Larrey, se termina à son honneur et à sa complète satisfaction. Les caisses des ambulances n'arrivèrent que fort tard et des blessés ne furent pas soignés assez tôt ou avec des moyens de fortune. Napoléon le fit remarquer à Larrey qui lui adressa ses lettres aux administrateurs et lui fournit dans son rapport la preuve de la négligence de ces commissaires de guerre qui avaient rejeté sur lui la responsabilité du retard.

Puis, à Smolensk, comme à Witebsk, et partout au cours des campagnes de la fin de l'Empire, la principale difficulté rencontrée par les chirurgiens fut le manque d'objets de pansements. Les blessés étaient nombreux et l'approvisionnement très lent.

D'ailleurs, pour les soins, tout faisait défaut ; le passage et le séjour dans ces pauvres régions d'une immense quantité d'hommes avaient tari les ressources entières du pays. On ne pouvait se procurer ni aliments, ni conserves, ni paille, ni linge. Les ambulances manquèrent des éléments les plus indispensables ; jamais, même pendant les guerres de la Révolution, même en Egypte, le chirurgien de la Grande Armée n'avait vu ses blessés dans une pénurie aussi complète.

Mais les archives de Smolensk recélaient des quantités considérables de registres, de parchemins et de

papiers qui n'avaient pas été incendiés. Il s'en empara, installa un hôpital dans les bâtiments où ils se trouvaient et fabriqua des attelles et des draps avec les parchemins et des compresses avec les feuilles des registres.

Dans la persuasion où il était qu'on n'avancerait pas davantage dans le Nord, Larrey laissa à Smolensk les officiers du Service de Santé de la réserve et cinq ambulances. Il représenta à l'Empereur que sa présence était indispensable à Smolensk, mais celui-ci ne voulut rien entendre et lui conseilla de le suivre.

Puis ce fut la Moskowa, le combat de Napoléon où les généraux payèrent le plus de leur personne. Tous les généraux de division sont tués ou blessés. Le général Montbrun, le général Caulaincourt, le général Damas sont tués ; le général Grouchy, les généraux Compans et Morand sont gravement blessés. Le général Pajol a le bras brisé par un coup de feu ; c'est une fracture comminutive grave qui aurait pu être un cas d'amputation. Larrey, que l'on a accusé d'être trop porté sur les opérations, pratiqua pour Pajol la chirurgie conservatrice.

On connaît la gravité des désarticulations de l'épaule. Larrey en pratiqua onze à ce moment-là et mit au bout de quelques jours tous ses opérés en route pour la France. Or, il n'en mourut que deux pendant ce long et pénible voyage. Le cas le plus remarquable de guérison fut celui d'un chef de bataillon qui monta à cheval aussitôt après son opération. Il perdit son che-

val au bout de quelques jours, continua son chemin à pied et traversa ainsi toute la Russie sans accident. Arrivé à Kœnigsberg, la plaie était cicatrisée. Larrey était coutumier de cette méthode ambulatoire.

La Grande Armée entre dans Moscou. Larrey, dans ses lettres à Isaure, manifeste tout son mépris « pour cette nation ignorante et barbare qui préfère un vain orgueil à son existence ».

Un matin, au Kremlin, Larrey venait de présenter les états de situation de ses blessés à Napoléon quand celui-ci lui demanda ce qu'il pensait de l'hivernement à Moscou. Larrey lui répondit qu'à moins de partir immédiatement (c'était le 25 septembre) c'était à son avis le parti le plus sage. L'Empereur ne répondit rien et congédia son chirurgien avec un triste sourire.

Les Russes, en attaquant le 17 octobre, précipitèrent la solution. L'Empereur ordonna la retraite et l'armée évacua Moscou le 19, se dirigeant vers Kalouga.

Avec Eblé, Ney et le prince Eugène Beauharnais, Dominique Larrey fut un des héros de la retraite. De toutes parts on l'appelait. Il allait de l'un à l'autre, soutenant ceux qui chancelaient, relevant ceux qui tombaient, soulaegant les douleurs, pansant les blessures, encourageant de la voix, donnant à tous de bons conseils, distribuant le peu qu'il avait, partageant son morceau de pain, portant sa gourde aux lèvres des mourants, courant à l'arrière-garde presser la marche des trainards. On le voyait partout, la nuit aussi bien que

le jour, errant autour des pauvres soldats, remontant leur moral par une énergie surhumaine.

Il marchait toujours à pied, ayant un thermomètre Réaumur suspendu à une boutonnière de son habit. A tous il conseillait le mouvement, la marche. « Malheur à celui qui s'arrête et s'endort ; il ne se réveille plus. Malheur à celui qui fait un faux pas et tombe ; il n'a plus la force de se relever. »

Le général Zayonchek, âgé de 75 ans, ayant eu un genou brisé par une balle, cette blessure commandait impérieusement l'amputation de la cuisse. Le vieux général l'accepta. « Je la pratiquai aussitôt sous le canon de l'ennemi, écrit Larrey, pendant un froid rigoureux et sur la neige qui tombait en quantité, sous la forme d'étoiles à six branches. Pour ne pas être incommodé par ce météore pendant cette opération pénible et difficile, deux officiers généraux furent obligés de tenir le manteau du général étendu sur ma personne et sur le membre blessé ; cependant, elle fut heureusement terminée en moins de trois minutes ». On trouva alors heureusement un traineau qui conduisit cet illustre blessé à Wilna, accompagné par le seul élève qui restait à Larrey. Le général Zayonchek se remit très bien et vécut jusqu'à l'âge de 87 ans.

Un jour, l'approche des Russes, qui ne cessaient de harceler l'armée, jeta un émoi considérable parmi le personnel et surtout les blessés. « Monsieur Pelchet, officier directeur de l'ambulance, écrit Larrey, fit preuve d'énergie ; il a arrêté avec une poignée de ses soldats

infirmiers une grande partie des blessés terrifiés qui fuyaient ». « «Mais, dit encore Larrey, nous étions leur appui, nous devions mourir auprès d'eux plutôt que de chercher un salut ignominieux ».

Il continua ses interventions et tous ceux qui l'entouraient jurèrent de ne pas le quitter.

Au passage de la Bérézina, ayant remarqué que quelques caisses de chirurgie étaient restées sur l'autre bord, Larrey repassa le pont et les fit charger sur des prolonges. A son retour, entraîné dans la mêlée par le remous des fuyards, il est renversé, foulé aux pieds parmi les voitures brisées, les chariots d'artillerie, les chevaux abattus ; il n'en peut plus et coincé entre deux attelages renversés, il va périr. Mais on le reconnaît, la panique s'arrête, on le transporte de bras à bras et il est déposé sain et sauf sur l'autre rive. La « Providence du soldat » reçut là le plus beau témoignage de la reconnaissance humaine.

Le 21 décembre 1812, il se détache du Quartier Général et de la Garde afin d'arriver promptement à Kœnigsberg pour organiser les hôpitaux, alors que bien d'autres abandonnaient leur service. Puis, malade, il quitte Kœnigsberg le 1^er^ janvier 1813. Sa conscience était en paix. « Tous nos malades, écrit-il dans son agenda de la Campagne de Russie, ont été confiés aux médecins du pays qui sont très dévoués ».

Trois mois suffirent à Napoléon pour refaire une armée de jeunes très bien organisée avec des cadres

d'élite. Il ouvrait la campagne le 31 avril 1813, puis ce furent les victoires de Lützen, Bautzen, Wurtschen.

C'est à Lützen que fut tué le Maréchal Bessières d'un boulet en pleine poitrine. « Il est mort comme Turenne, dit Napoléon, et son sort est digne d'envie ». Cette mort n'affecta pas beaucoup Larrey, car Bessières, fils d'un humble praticien de campagne, parvenu par son courage, aux plus hauts grades et aux plus hautes destinées de l'Empire, semblait avoir renié ses origines modestes et témoignait aux chirurgiens de l'armée l'hostilité la plus blessante. Larrey, dans une lettre à sa femme, écrit : « C'était l'homme le plus présomptueux que j'ai jamais connu ». Pourtant plus tard, dans ses écrits « Mémoires et campagnes », il rapporte : « J'ai pansé le Maréchal Bessières, duc d'Istrie, mon compagnon d'Egypte, pour une forte contusion qu'il reçut à la cuisse dans la célèbre bataille de Wagram au passage d'un boulet qui tua son cheval sous lui... Ce Maréchal a beaucoup contribué aux brillantes victoires remportées par l'Empereur ».

Peu de temps après, le bruit se répandit dans l'armée que de nombreux conscrits s'étaient mutilés les doigts et les mains pour échapper au service militaire. Desgenettes et Yvan, le chirurgien de Napoléon, dirent que c'étaient des blessures volontaires. Furieux, l'Empereur donna l'ordre d'en fusiller un sur vingt. Lorsque Larrey apprend la nouvelle, il accourt, le visage bouleversé, les mains tendues : « Sire, on vous trompe, crie-t-il, ces enfants sont innocents, ils ne demandent qu'à

servir encore leur patrie ». Napoléon, stupéfié par tant d'audace, lui répond qu'il le trouve bien arrogant de prendre la défense de ces misérables. « Je vous donne, dit-il, vingt-quatre heures pour démontrer leur innocence. Allez, Monsieur, vous me ferez vos observations officiellement et par écrit, allez remplir votre devoir ». Après un bref examen, Larrey s'était rendu compte que ces blessures avaient été provoquées par l'escalade des pentes abruptes des collines de la région.

L'enquête a lieu en présence de cinq chirurgiens, d'un officier supérieur et d'un capitaine de gendarmerie, dans les bâtiments de la douane à un kilomètre de Bautzen. Cet examen révèle qu'il n'y a rien de suspect et d'anormal et Larrey fait dresser un procès-verbal individuel pour chaque blessé. Convaincu que cette brave jeunesse avait été indignement calomniée, il vint soumettre à l'examen de sa Majesté, son volumineux dossier. « Eh bien, lui dit Napoléon d'un ton irrité, du plus loin qu'il le voit, persistez-vous toujours dans votre opinion ? ». « Je fais mieux, Sire, répond Larrey, je viens la faire partager à votre majesté. Ces enfants ne sont pas coupables. Votre Majesté peut examiner leurs dossiers ». « C'est bien, Monsieur, je vais m'en occuper, poursuivit l'Empereur ».

En effet le rapport de Larrey convainct l'Empereur dont la colère retombe sur les Maréchaux ; il revient vers Larrey, le regarde fixement, la tête penchée sur la poitrine, et après quelques pas silencieux, il s'arrête brusquement en face du chirurgien, lui prend les mains,

l'embrasse et lui dit en s'éloignant : « Adieu Monsieur Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir auprès de lui un homme tel que vous ; on vous portera mes ordres ».

Larrey reçut en effet un aide de camp qui lui remit le portrait de l'Empereur enrichi de diamants, six mille francs en or et un titre de pension de trois mille livres.

Le 27 mai 1813, après le combat de Würtchen, Larrey fut appelé auprès de son meilleur ami, le Maréchal Duroc, blessé à Reichenbach. « Un boulet de canon lancé à toute volée du camp de l'ennemi, écrit Larrey, vint raser de droite à gauche le ventre du Maréchal Duroc, ses habits furent déchirés, une grande portion de la peau de la région abdominale emportée et plusieurs circonvolutions de l'intestin grêle perforées. Cet intéressant blessé était presque au dernier degré de son existence lorsque j'arrivais à la chaumière où il avait été déposé. « Je t'attends avec bien de l'impatience, mon cher Larrey, s'écria cet infortuné général lorsqu'il me vit, tu vas me rendre le dernier service d'un ami ; je sais que ma plaie est au dessus des ressources de ton art, mais fais cesser, je te prie, les tourments horribles auxquels je suis en proie depuis trente heures et tu recevras mes tendres et derniers adieux ». Il expira peu d'heures après. Cette entrevue fut pour moi l'un des moments les plus cruels de ma vie. L'Empereur qui avait visité le Maréchal quelques heures avant moi, perdit en lui l'ami le plus fidèle, le conseiller le plus sûr et l'un de ses plus savants et intrépides guerriers.

On arrivait ainsi au début d'août 1813. Larrey, qui ne se faisait pas d'illusions sur l'avenir, dut faire un rapport à l'Empereur sur les blessés. Un très grand nombre de soldats blessés récupérés mit Napoléon en joie et il accorda à Larrey toutes les décorations qu'il demandait pour ses chirurgiens et le nomma chirurgien consultant, poste qu'il attendait depuis 1809. Jamais la faveur de Larrey n'avait été plus haute. C'était malheureusement pour les grands services qu'il aurait pu rendre au corps de Santé, l'heure où la fortune de son maître allait décliner.

Dans les mois qui suiivrent, ce furent les défaites de Külm, Leipzig, Wachau ; les blessés étaient nombreux. Malgré tout, Larrey inspectait ses hôpitaux, visitait ses blessés. Le 4 novembre 1814 à Mayence, il réunissait tous les chirurgiens et pouvait écrire à l'Empereur que son service fonctionnait régulièrement.

Cependant Larrey n'avait pas vu sa femme et ses enfants depuis le mois de février 1812, époque de son départ pour la campagne de Russie. Moins favorisé que Desgenettes et la plupart de ses compagnons d'armes, il n'avait pu prendre quelques jours de repos au milieu des siens.

La campagne de France, Champaubert, Montmirail, Arcis-sur-Aube, empêche encore Larrey de mettre son projet à exécution. Victoires ou défaites, il n'y avait plus de vivres, les conscrits désertaient, les habitants devenaient hostiles; officiers et soldats étaient pris de panique.

Tous les généraux blessés arrivant aux ambulances, avaient la prétention d'être opérés ou pansés les premiers. On sait que cela était contraire aux habitudes de Larrey qui commençait toujours par les blessés les plus gravement atteints. « Le général de Sparre fut apporté à mon ambulance encombrée de blessés. Il voulut aussitôt être pansé par le chirurgien en chef de l'Armée. Mais après avoir examiné sa blessure, je trouvai qu'il y en avait de plus graves que la sienne et malgré ses protestations, je lui fis attendre son tour. J'agis de même avec les généraux Grouchy et Cambronne, quoique je fusse très lié avec eux. Ils réclamèrent à l'Empereur qui me donna raison ».

Le 7 avril 1814, l'abdication est signée. Napoléon va s'exiler à l'île d'Elbe. Le 11 avril, l'Empereur tente de s'empoisonner avec une forte dose d'opium, donné par son chirurgien Yvan. « Il eut quelques mouvements convulsifs, puis des vomissements », dit Larrey. Yvan, effrayé de sa responsabilité, s'enfuit le 12 avril. Tous les médecins de la Maison de l'Empereur ont disparu. Corvisart est sorti de Paris, avec Marie-Louise il est vrai, mais on l'accuse d'avoir trahi auprès d'elle la confiance de son maître.

Quand Yvan a déserté son poste, Dominique Larrey se présente comme autrefois au lever de l'Empereur et lui demande comme une faveur de l'accompagner dans sin exil. Napoléon vient précisément de demander à Berthier, qui l'a déclinée, la promesse de venir passer quelque temps avec lui à l'île d'Elbe. Cette offre de

Larrey, succédant au refus de son compagnon d'armes, émeut l'Empereur. Il prend la main du chirurgien de sa Garde, le remercie affectueusement et lui dit : « Vous vous devez à l'armée. Je n'accepte pas votre sacrifice ».

Larrey enfin reprend parmi les siens la place qu'il a si souvent abandonnée.

La monarchie traditionnelle est rétablie. Les colonnes des journaux officiels sont trop courtes pour insérer tous les actes d'adhésion au nouveau régime qu'adressent à Dupont, auteur de la capitulation de Baylen et devenu ministre de la guerre, la plupart des anciens compagnons d'armes de Napoléon ; mais il manque un nom, celui de Larrey.

Mais ce repos en famille a hélas une durée bien courte, celle de la Première Restauration. L'Empereur revient mais trouve devant lui la coalition de l'Europe presque entière. Des batailles vont être livrées ; Larrey ne peut rester indifférent et tranquille à Paris.

Larrey passa la fameuse soirée d'attente aux Tuileries avec les plus fidèles, le duc de Bassano, Davout, Lavalette, etc... Napoléon constitue la nuit même son ministère. Il demande Larrey. Sans tarder, Larrey se présente à lui. « Je ne suis pas étonné de votre empressement, lui dit-il, depuis longtemps je connais votre fidélité mais j'ai le regret et je tiens à vous le dire, de ne pas avoir assez fait pour honorer vos services et de vous avoir laissé sans fortune ».

Malgré cela, sur les conseils de Davout, qui voulait mettre, semble-t-il, aux premières places ceux qui avaient marqué de la froideur aux derniers jours de l'Empire, ce fut Percy, le vieux Percy, connu pour ses tendances monarchiques, qui le remplaça à la tête du service de Santé de la Grande Armée. Larrey redevient chirurgien de la Garde, mais complètement dégoûté, ne reparut plus à l'Etat-Major et put espérer un moment ne pas participer à la désastreuse campagne.

Mais l'Empereur connaissait bien l'irrésistible fascination qu'il exerçait sur son vieux compagnon d'armes et ce n'était pas la première fois qu'il l'expérimentait sur cette âme antique dont rien ne pourrait altérer le pur dévouement.

Le 6 juin 1815, quatre jours avant son départ pour Waterloo, Napoléon lui envoya Drouot qui commandait la Garde. « Il faut Larrey pour la Garde », dit-il. Larrey était lié à Drouot, honnête et fidèle comme lui. Il céda.

Le 10 juin, il partait avec l'Empereur pour sa dernière bataille.

Pendant ces combats acharnés, il profite de quelques moments d'accalmie pour relever lui-même les blessés sur le champ de bataille, sans souci des feux de mousqueterie qui par moments, hachent la plaine.

Le général Wellington est à son poste sur le Mont Saint-Jean, d'où il découvre toute la zone de combat.

Depuis un quart d'heure, il a aperçu une voiture d'ambulance circulant sur le champ de bataille sous le feu des canons anglais. « Quel est ce fou, demande-t-il, qui joue avec le danger ? » « C'est Larrey, Excellence ». Il fait alors cesser le tir, laisse au chirurgien français le temps de recueillir les blessés puis, d'un geste large, il salue de son chapeau « l'honneur et la loyauté qui passent ».

Mais bientôt, la bataille fait rage et la Garde entre dans la « fournaise ». Les refuges des blessés vont être assaillis. Larrey arme ses blessés légers. Il assure sur l'arrière, l'évacuation du plus grand nombre de blessés possible, puis il va tenter la retraite par un chemin détourné qu'il croit hors de portée de l'ennemi. Or un escadron prussien l'assaille. Larrey essaie de passer au galop avec son escorte, lorsqu'une balle abat son cheval et le fait rouler à terre. Il est blessé et fait prisonnier.

Dépouillé de tout, il est amené devant le général qui commande l'avant-garde prussienne, qui, sans se soucier de sa personnalité, le fait conduire au poteau. Larrey va être fusillé, lorsqu'il est reconnu par un médecin allemand, chargé de lui bander les yeux. Celui-ci obtient du général la faveur de surseoir à l'exécution.

Larrey est conduit à Blücher, dont il a soigné le fils en 1813. « Après m'avoir fait déjeuné avec lui, écrit Larrey, et m'avoir fait présent de douze frédérics en or, il me fit conduire en poste à Louvain, accompagné par un de ses aides de camp ».

De plus, il donna des ordres pour qu'on prévienne et rassure Madame Larrey sur l'état de son mari.

A Louvain, il fut soigné par deux de ses éminents confrères belges Michotte et Vandepoële. Guéri, il les aida de ses conseils. Enfin il rentra en France. Mais l'Aventure est finie ; la Grande Armée n'existait plus et l'Empereur était prisonnier des Anglais à Sainte-Hélène.

CHAPITRE VIII

APRES L'ABDICATION

La Restauration fit établir par Fouché la liste des officiers à traduire en Conseil de Guerre. Larrey fut sauvé par le Comte Chabrol de Volvic, qu'il avait connu en Egypte. Mais Clarke, son camarade de l'Armée du Rhin, lui fit retirer ses fonctions d'Inspecteur général, sa dotation de Wagram, sa pension de Lützen et même son traitement de la Légion d'honneur.

Larrey, sans fortune, dut faire de la clientèle ; sa femme peignit des tableaux et les vendit, pour subvenir aux besoins du ménage. La Russie, le Brésil, les Etats-Unis le sollicitaient pour des emplois élevés. Il refusa cependant, se refusant à quitter ses vieux soldats de la Garde.

Pendant deux ans, ils vécurent en suspects, mais le 10 avril 1818, la Chambre des Députés vota la res-

titution de la pension qui avait été accordée à Larrey à Lützen, avec les considérations les plus élogieuses ; « ce décret fait exception pour lui sur la loi des Finances relative au cumul d'un traitement avec une ou plusieurs pensions. Monsieur Larrey, chirurgien en chef des armées françaises, est connu de vous tous, Messieurs. Il a suivi nos armées pendant vingt ans, en Egypte comme à Moscou ; il a bravé la peste avec un admirable dévouement pour soigner nos soldats et l'humanité lui devait une récompense ».

Larrey passa tout le temps de la Restauration à l'écart des honneurs et du monde, fidèle à ses souvenirs, vivant dans le milieu spécial des anciens serviteurs de l'Empereur, mais honoré et respecté par tous. Il était assidu aux travaux de l'Académie de Médecine dont il avait été nommé membre au moment de sa fondation.

A la mort de Percy en 1825, il avait prononcé l'éloge funèbre du défunt et posé sa candidature à sa place, mais il fut devancé par Dupuytren, déjà célèbre, chirurgien du roi et de la cour.

En 1830, la Révolution trouve Larrey au nombre de ses partisans. Il avait souffert de la Restauration et pouvait espérer que le nouveau régime lui serait plus favorable. Il était chirurgien en chef de la Garde dont l'hôpital était au Gros-Caillou. Beaucoup de blessés y furent amenés pendant les journées de juillet. On revit un Larrey dont les années n'avaient ni glacé le cœur, ni amorti l'ardeur et le courage, ni diminué l'habileté, ni changé la popularité.

Le soir de la troisième journée, l'émeute victorieuse se rua sur l'hôpital, demandant que les blessés de la Garde royale lui fussent livrés. Il avait toujours défendu ses blessés contre l'ennemi ; il n'était pas homme à parlementer sur ce sujet avec des français ; il ouvrit les portes : « Que voulez-vous ? Mes blessés. Ils sont à moi. Allez vous en ». A ces rudes paroles, les bandes reculèrent et l'acclamèrent.

Son fils raconte qu'une autre fois, en 1838, allant rendre visite à Sa Majesté, dans un modeste cabriolet et sans autre habit que celui de membre de l'Institut, il fut reconnu à son entrée aux Tuileries par quelques gardes anciens soldats de la Grande Armée. Il fut salué par eux de ce sourire si bon, si franc, si honnête des vieilles moustaches lorsqu'arriva avec fracas un somptueux équipage. Le valet de pied qui le conduisait s'écria : « Place ! place ! c'est la voiture de Monsieur le Chancelier de la Chambre des pairs », mais Monsieur le Duc Pasquier dut attendre son tour, bien qu'essayant de faire ranger à l'écart le modeste cabriolet. Les gardes en effet s'aperçurent de ce mouvement et déclarèrent que personne, ni grand chancelier, ni autre ne devait passer avant le Baron Larrey.

Rentré cependant dans la plénitude de ses attributions, nommé chirurgien en chef des Invalides, Larrey s'applique surtout au perfectionnement des études des chirurgiens militaires dont il cherchait toujours à élever le niveau scientifique.

Malgré ses occupations, il était dominé par une

pensée qu'il ne tarda pas à réaliser. Ne pouvant revoir l'Empereur, il voulut revoir sa mère et il partit pour Rome accompagné de son fils. Dès qu'elle les vit, Lœtitia Ramolino les embrassa avec émotion ; ce fut une grande joie pour Dominique Larrey.

Il revient à Paris pour voir son fils reçu au concours d'agrégation ; puis très répandu dans la société napoléonienne, il soigne maintenant la plupart des officiers généraux qu'il a pensés autrefois mais pour des affections différentes telles que goutte, gravelle, etc...

C'était en 1838. Larrey espérait bien finir ses jours en paix aux Invalides au milieu des vétérans des guerres de l'Empire. C'était juste et le gouvernement de Louis-Philippe se serait honoré en déférant à ses désirs. Mais le ministre de la guerre d'alors le général Maison n'hésita pas cependant pour des motifs personnels à le mettre à la retraite, infligeant cette immense douleur à son vieux camarade. Pourtant Larrey autrefois avait défendu de son mieux le général Maison contre l'Empereur dans une affaire de négligence grave de service. Le Maréchal Moncey lui-même, Gouverneur des Invalides, quoique très lié avec Larrey, défendit faiblement ses droits.

Cette affaire fit un certain bruit surtout dans la société et la presse d'opposition qui prirent parti pour Larrey.

Les notes d'Hyppolite Larrey ne ressemblent guère à celles de son père. Tandis que Dominique raconte les

faits en termes brefs et incisifs, son fils les relève par une pointe de sentiment romantique et s'intéresse en digne fils d'Elisabeth de Laville, à la poésie et aux arts.

C'est par les notes d'Hyppolite qu'on voit qu'ils fréquentaient volontiers le monde : Cuvier, Elisa Mercœur, la poétesse, la comtesse Dubourg, italienne que Larrey avait connue en Espagne et qui possédait la plus merveilleuse galerie de tableaux de Paris, Talleyrand dont la vue fait frémir d'indignation le vieux Larrey, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Chateaubriand aussi, quoique adversaire de ses idées mais, dit-il, « le plus noble et le plus grand écrivain de son pays ». Si Larrey a désarmé vis-à-vis des partis, il a conservé toute l'aversion des premiers jours pour les hommes qui trahirent Napoléon. A un officier d'ordonnance qui avait trahi le 15 juin 1815, il répond, quand celui-ci l'accoste en lui disant : « Comment, vous ne me reconnaissez pas ? ». — « L'officier que j'ai connu et qui portait ce nom est mort à Waterloo ».

Le 14 décembre 1840 marqua un des plus beaux jours de la vieillesse de Dominique Larrey. Il assista au retour du corps de Napoléon, rapporté de Sainte-Hélène par le Prince de Joinville.

Malgré un froid intense, quinze degrés au dessous de zéro, un million d'hommes se rendit à Courbevoie. Tout le parcours que devait suivre le char mortuaire, surtout depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à la place de la Concorde, mais aussi de Courbevoie à Neuilly, fut transformé en avenue triomphale.

L'Empereur était entouré des marins de « La Belle Poule » et des vieux soldats de la Grande Armée dans leurs costumes légendaires, de l'Armée de Paris et de la Garde Nationale commandée par le fils du roi, le Prince de Joinville.

Là étaient ses compagnons de Sainte-Hélène, puis les Maréchaux survivants, Soult, Oudinot, Moncey et marchant immédiatement derrière le char funèbre, les anciens serviteurs, aides de camp, officiers d'ordonnance, pages, secrétaires, les généraux Petit, d'Ornano, Corbineau, Exelmans, Lauriston.

Parmi ce dernier « carré » dont la foule massée sur le passage, se redisait les noms, on distinguait un vieillard, vert et droit encore et dont les longs cheveux blancs retombaient presque sur les épaules. C'était Larrey. Revêtu de son vieil uniforme de Wagram et enveloppé dans son manteau de campagne, il avait voulu, malgré ses soixante quatorze ans et la rigueur de la température, escorter de Neuilly jusqu'aux Invalides, à pied, tête nue, l'homme qu'il avait tant de fois accompagné, du Pont d'Arcole à Waterloo sur les champs de bataille.

La foule donna une dernière émotion à l'illustre chirurgien en associant dans ses vivats son nom à celui de l'Empereur.

CHAPITRE IX

SES DERNIERS JOURS ET SA MORT

Mais l'âge n'avait ni affaibli ses facultés, ni ralenti son ardeur. Il se rendait toujours à son hôpital et, toujours debout, il pansait et opérait, étranger à la fatigue. En partant, il quittait la salle avec regret, paraissant avoir au contraire puisé une nouvelle vigueur dans cette manifestation de son activité.

En 1842, âgé de soixante-seize ans, il demanda à faire l'inspection des hôpitaux d'Algérie, trop heureux d'évoquer là des souvenirs d'Egypte et de Syrie. Il fut reçu partout avec enthousiasme et, parmi ces troupes en campagne, suivies des ambulances volantes qu'il avaient créées, il pouvait se croire un moment revenu aux temps héroïques de sa jeunesse. Aux jeunes officiers, avides de l'entendre, il racontait quelques-unes des grandes scènes militaires auxquelles il avait assisté. Ha-

letants d'émotion, ses jeunes auditeurs s'enthousiasmaient à ces récits du témoin de ces inoubliables exploits. « Ah c'était le bon temps, s'écrie l'un d'eux ». — « Ne faites pas, mes amis, des vœux insensés, répondit Larrey, votre métier est grave, considérez-le avec respect. Ne craignez pas la mort, mais parlez-en sérieusement. Vous êtes quatorze auprès de moi, tous pleins de jeunesse et de vie. Rappelez-vous que l'âme seule est immortelle ».

Le même jour, ayant visité les lieux de punition des soldats d'Afrique, il exprima en termes émus son douloureux étonnement. Il leur montra qu'il existait d'autres moyens de punir les soldats que de leur infliger d'atroces et humiliantes tortures physiques. Il leur montra qu'à côté des vices qui déshonorent l'humanité, il n'était pas impossible de découvrir dans ces corps endurcis de soldats indisciplinés quelques germes de vertus qu'on pouvait faire lever et que ce sont ces secrètes semences qui développées peuvent transformer les natures les plus rebelles et parfois en faire des héros.

Un témoin occulaire raconte qu'il s'éleva dans cette conversation à une hauteur de vue et une sublimité digne d'une âme antique, épurée par le Christianisme et qu'il paraissait y avoir en lui quelque chose de surhumain.

Mais c'était le suprême plaidoyer car la mort était en lui. Avec la chaleur étouffante de l'été, cette inspection fut longue et fatigante. Il changeait à vue d'œil et son fils pressa le retour en France. Il partit le 5 juillet ;

la traversée fut pénible ; à Toulon, le diagnostic de pneumonie fut porté.

Malheureusement Hyppolite recevait à ce moment-là des lettres de Paris de sa sœur Isaure, qui lui apprenaient que sa mère était dangereusement malade. Il dissimula la nouvelle à son père, mais le vieillard la pressentit ou la devina et il voulut continuer son voyage. Il repart le 16 juillet de Toulon, mais il est tellement faible qu'il s'évanouit dans sa calèche. A partir de ce moment, c'est un moribon qui voyage. A Avignon, il s'embarque sur le bateau qui doit se rendre à Lyon, par le canal du Rhône. Là, il a un de ses derniers éclairs de satisfaction. Deux dames, filles d'un soldat auquel il a sauvé la vie en Egypte, apprenant son nom, lui cèdent le salon qu'elles occupent sur le bateau et le comblent de témoignages de reconnaissance.

Cependant, l'état s'aggrave et il arrive mourant à Lyon le 24 juillet. Il y meurt le 25 au soir dans les bras de son fils, assisté de l'aumônier militaire de l'hôpital et entouré de quelques-uns de ses anciens élèves.

Par une singulière coïncidence, son fils recevait le même jour la nouvelle de la mort de sa mère. Ainsi le dernier sacrifice que Dominique Larrey avait fait de sa vie pour arriver auprès de sa femme, était inutile : la « douce et bonne Laville » venait de le précéder dans la tombe.

Dominique Larrey avait demandé à être enterré aux Invalides au milieu de ses vieux soldats et près de son

maître. Soult, qui avait sur le cœur l'affaire des conscrits mutilés de Lützen, s'y opposa. Il fut inhumé au Père-Lachaise le 11 août 1842. Ses obsèques revêtirent un caractère de deuil national auquel sur la proposition d'Arago la cité s'associa en donnant à sa sépulture l'hommage d'un terrain gratuit et perpétuel.

Les Anciens de la Garde et des Invalides y assistaient pieusement. Son fils avait fait extraire le cœur de Dominique Larrey, qui fut conservé en l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Il fut déposé ensuite dans les caveaux de l'église du Val de Grâce le 25 juillet 1854.

Au milieu de tous ceux qui entourèrent celui à qui la France doit une des pages les plus glorieuses de son histoire, le chirurgien Dominique Larrey, avec son passé de science et d'humanité, émaillé de traits célèbres avec son incorruptibilité légendaire, sa haute probité, son inaltérable fidélité, apparaît comme un type incomparable de l'Honneur français dans ce qu'il a de plus complet et de plus élevé.

Sur le roc de Sainte-Hélène, l'Empereur en léguant cent mille francs à Larrey, ajouta ces mots : « C'est l'homme le plus vertueux que j'ai connu. Si jamais l'Armée élève un monument à la Reconnaissance, c'est à Larrey qu'elle doit le consacrer ».

Le nom de Dominique Larrey fut gravé sur l'Arc de Triomphe et parmi les statues qui célèbrent sa gloire, celle du Val de Grâce, faite par David d'Angers, le représente debout, pressant sur son cœur le testament

du Grand Empereur. Lors de l'inauguration de cette statue en 1850, le Président de l'Assemblée législative fit entendre ces paroles : « Larrey a bien mérité de l'Armée, bien mérité de la Science, bien mérité de la Patrie, bien mérité de l'Humanité. Je salue sa gloire ».

Le Président de la thèse : SOREL

Vu, le Doyen : CALVET.

Vu et permis d'imprimer,

Toulouse, le 7 novembre 1947

Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université :

Paul DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES DU MINISTERE DE LA GUERRE. — Dossier Dominique Larrey.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE. — Souvenirs, notes et papiers de Dominique Larrey. (Don de M^lle^ Juliette Dodu, filleule d'Hyppolite Larrey).

LARREY (Dominique). — Mémoires de chirurgie militaire et campagnes 1812-1817. Smith, éditeur.

— Relations historiques et chirurgicales de de l'expédition de l'Armée d'Orient en Egypte et en Syrie 1803.

— Relations des voyages et des campagnes de 1815 à 1840.

— Clinique chirurgicale exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires (1792-96).

— Recueil des Mémoires de chirurgie insérés dans le recueil des Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires.

— Thèse de Toulouse sur la carie des os.

— Thèse de Paris (1803). Amputation des membres à la suite des coups de feu.

TRIAIRE (Paul). — Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Mame, éditeur, Tours 1902.

BAUDET P. M. G. — D. Larrey, chirurgien de la Grande Armée. *Archives de médecine et de pharmacie militaires.*

QUELQUES NOTES INEDITES DE LARREY. — *Bulletin médical,* page 173, 1936.

J. D. LARREY, écrivain, par M. Astruc. Le Progrès médical, n° 8, 1936.

LA MEDECINE ET LA CHIRURGIE DE L'EMPIRE, par Laignel-Lavastine. *Progrès médical,* 26 janvier 1935.

HISTOIRE DE LA CHIRURGIE FRANÇAISE, de Fourmestraux.

BRICE et BOTTET. — Le corps de santé militaire en France.

CABANES. — Chirurgiens et blessés à travers l'histoire. Albin Michel, Paris, 1906.

Au chevet de l'Empereur. Albin Michel, Paris.

Le cabinet secret de l'Histoire. Albin Michel, 1906.

CAULAINCOURT. — Mémoires. Plon, éditeur, Paris 1933.

DE LAS CASES. — Mémorial de Sainte-Hélène.

CONSTANT. — Mémoires. Albin Michel, éditeur.

FAIN. — Mémoires. Albin Michel, éditeur.

LAURENT. — Histoire de la vie et des ouvrages de Percy. Daumont, éditeur, Versailles, 1827.

MARLOT. — Mémoires.

PERCY. — *Journal de Campagne*. Plon, éditeur, Paris, 1904.

ARCHIVES DE L'HOTEL DES INVALIDES.

ARCHIVES DU SERVICE DE SANTE.

DUCHESSE D'ABRANTES. — Mémoires.

BONNETTE P. — Centenaire de la mort du Baron Larrey. *Presse Médicale* n° 35, 25 juillet 1942, p. 486.

BLAESSINGER (Edm.) — Quelques grandes figures de la chirurgie et de la médecine militaire. Librairie Baillère et fils, Paris, 1947.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
Avant-propos	9
Chapitre I[er]. — Jusqu'à la Révolution	11
Chapitre II. — Pendant la Révolution	19
Chapitre III. — Son mariage	29
Chapitre IV. — Toulon et la Campagne d'Italie.	37
Chapitre V. — La Campagne d'Egypte	43
Chapitre VI. — Chirurgien de la Garde	55
Chapitre VII. — La Grande Armée	65
Chapitre VIII. — Après l'abdication	81
Chapitre IX. — Ses derniers jours et sa mort	87
Bibliographie	93